

# L'ÉCRAN français

N° 339

Semaine du 9 au 15 Janvier 1952

## Bernard BLIER

tel qu'il apparaîtra dans le film de J.-P.  
LE CHANOIS : « Agence matrimoniale ».

(Photo Limot.)



France : 35 francs.  
Belgique : 7 fr. 50  
Suisse : 0 fr. 60  
Italie : 100 lire.

## CETTE SEMAINE



La jeune actrice Ludmilla Pitoëff, fille de la grande tragédienne, décédée il y a trois mois à peine, vient de trouver la mort dans un accident d'automobile.

A l'écran, Ludmilla Pitoëff avait notamment été une des principales interprètes, aux côtés de Ginette Leclerc et de Mouloudji, du film d'Henri Calef : *Les Eaux troubles*.

Ci-dessus, une photographie inédite de Ludmilla Pitoëff.



Le dernier numéro de *L'Ecran français* composé le samedi 20 décembre, était également le premier numéro de l'année et deux charmantes jeunes actrices, Jacqueline Pierreux et Nicole Francis, sont venues au « mariage » du journal. Elles ont joyeusement enterré 1948 et salué 1952 en compagnie des « typos » et des rédacteurs de *L'Ecran*.

Sous notre cliché, de gauche à droite : Georges Léon, Emile Martin, chef de l'équipe des types ; Jacqueline Pierreux, Roger Boussinot, qui cache Jacqueline Kanapa, Nicole Francis, un type, Bascoulergue, Mireille la correpondante, Jean-Pierre Darré, Alain Weber, Lucien un imotypiste, Yvon Samuel et le chef de la composition, Bonardi.



Deux des animateurs du Comité de la Paix du Théâtre, Pierre Asso et Jacqueline Francell, sont venus cette semaine au comité de rédaction de *L'Ecran*. Nous les voyons fort occupés à donner à Roger Boussinot leur avis sur le dernier numéro.

## UNE CHRONIQUE DE J.-C. TACHELLA : SANS COMMENTAIRE

- DELANNOY : "Pont Mirabeau"
- Michel SIMON devient Maigret
- PERIER en "Mouton à 5 pattes"?
- "Carmen", nième version



Jean Delannoy termine la préparation de "Pont Mirabeau", qui s'appelait précédemment "La Minute de vérité". Ce film a pour thème la vie conjugale. Les auteurs en sont Henri Jeanson et Roland Laudenbach, et les interprètes seront Michèle Morgan, Jean Gabin et Daniel Gelin.

### Nouvelles parisiennes

★ Fiançailles de Dominique Blanchar et Jean Servais. ★ Pierre Louis, Gaby Sylvia et Simone Paris sont déjà engagés pour la prochaine pièce de Barilet et Grédy : La Reine Blanche. ★ Grenier et Hussenot ont demandé à Henri Jeanson d'écrire une Histoire du Cinéma en vingt tableaux. ★ Au cours de la saison, Georges Vitaly portera à la scène Le Salaire de la peur, d'après le roman de Georges Arnaud, que Clouzot a commencé à filmer.

### ICI OU AILLEURS

★ CAPRI : L'actrice anglaise Grace Fields a annoncé qu'elle allait épouser M. Alberovitch, réparateur de postes de radio à Capri. ★ ONDRES : En juillet, Bob Hope passera sur scène au Palladium. ★ NEW YORK : Les critiques de cinéma new-yorkais désignent "Un tramway nommé désir", comme le meilleur film de l'année devant "Le Fleuve". Tandis que l'italien Miracle à Milan reçoit le prix du meilleur film étranger devant le japonais "Rashomon". ★ PARIS : Films français envoyés au festival de Punta Del Este : "Sous le ciel de Paris", "La Nuit est mon royaume", "Barbe-Etoile", "Edouard et Caroline", "L'Amour Madame" et "Un grand patron".



Hélia Grandon, vedette du cinéma chilien, est arrivée à Paris, où elle présente un tour de chant dans un cabaret des Champs-Elysées. Hélia Grandon fut l'interprète principale de plusieurs films chiliens : "Homme du Sud", "Las Aspiraciones", "Enganar" et "Sairro Azul".

### PARIS

Il est question que "La Liberté est un dimanche", pièce de Pol Quintin, créée par Edwige Feuillère, devienne un film, également avec Edwige Feuillère.

● Maurice de Canonge songe à porter à l'écran la pièce "L'Amour, toujours l'amour".

● Micheline Presle a l'intention de tourner un film américain en Europe. Bill Marshall en sera le producteur et le sujet sera tiré de l'œuvre d'Hemingway, "Across the river and into the trees". Pour le rôle principal (qui est celui d'un général américain), on parle de Gary Cooper. Une nouvelle "Taverne de la Nouvelle-Orléans", peut-être ?

● Projets de Carlo Rim : deux films en tant que metteur en scène, "Le Grand Sorcier" et "Une Fille de vingt ans", avec Fernand Gravey.

Racoul André prépare un film italo-français qui sera interprété par Macario et André Claveau.

● Marcel Paglieri, qui ne tourne pas "Huis Clos", de Sartre, s'occupe maintenant de "Le Putain respectueux", toujours de Sartre. Il n'est plus question de Sugar Robinson pour tenir le rôle principal.

● André Dassary écrit un scénario.

● Martine Carol et Daniel Gelin sont déjà pressentis pour "Adorables créatures", scénario de Charles Spaak, réalisation de Christian Jaque.

● Le comédien Jacques Berthier fera ses débuts de metteur en scène avec un moyen métrage en couleurs sur Chartres, et inspiré par le poème de Pégy : "Présentation de la Beauce à Notre-Dame-des-Champs".

● La pièce de Jean Guittot, "Je l'aimais trop", sera prochainement portée à l'écran avec son créateur, Fernand Gravey. On parle d'Yves Clampi pour la mise en scène.

★

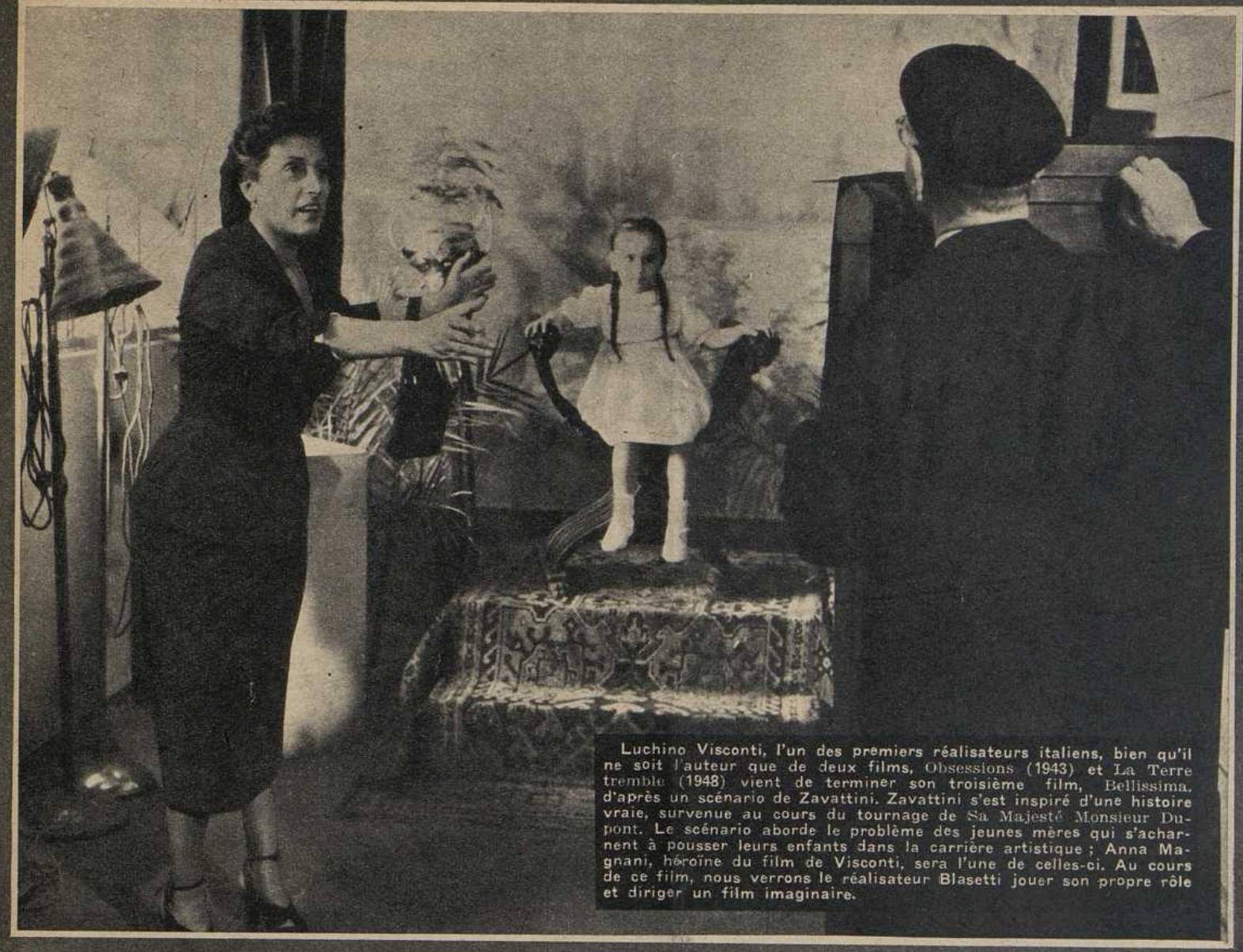


Jacqueline Pierreux est engagée pour Cayatte pour "Nous sommes tous des assassins". Rappelons que la distribution comprend déjà Mouloudji, Jean Villar, Lucien Nat, Line Noro, Jean-Pierre Grenier, Louis Sclater, Henri Crémieux, André Reybaud, Raymond Pellegrin, Balpétre, Péris, Elizabeth Hardy, Suzanne Flon, Charles Lemantier, Pierre Morin, Georges, Louis Arbessier, François Vibert et Paul Franckeur.

### FAITS DIVERS

★ Mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans du vaudevilliste Paul Gavault, dont certaines pièces furent portées à plusieurs reprises à l'écran : "Mademoiselle Josette, ma femme", "La Petite Chocolatière", "Ma Tante d'Honneur", etc. ★ Vols : on a dérobé à une actrice américaine des bijoux et des fourrures d'une valeur totale de 35 millions de francs ; la dérobure fondionne du producteur anglais Arthur Rank est cambriolée par les cambrioleurs, surpris, n'ont pu emporter qu'un malette de vision. ★ Lily Damita réclame 22 millions de francs à son ex-époux Errol Flynn, comme arrêté de sa pension alimentaire.

## ANNA MAGNANI INTERPRÈTE DE VISCONTI ET ZAVATTINI



Luchino Visconti, l'un des premiers réalisateurs italiens, bien qu'il ne soit l'auteur que de deux films, *Obsessions* (1943) et *La Terre tremble* (1948) vient de terminer son troisième film, *Bellissima*, d'après un scénario de Zavattini. Zavattini s'est inspiré d'une histoire vraie, survenue au cours du tournage de *Sa Majesté Monsieur Dupont*. Le scénario aborde le problème des jeunes mères qui s'acharnent à pousser leurs enfants dans la carrière artistique ; Anna Magnani, héroïne du film de Visconti, sera l'une de celles-ci. Au cours de ce film, nous verrons le réalisateur Blasetti jouer son propre rôle et diriger un film imaginaire.



Jean Painlevé, directeur de l'institut du Cinéma scientifique, présentera le lundi 14 janvier à 20 h. 45 au Musée de l'Homme, place du Trocadéro : Voyage dans le ciel ; La 4<sup>e</sup> dimension ; La Daphnie ; Le Hyas ; L'Hippocampe ; Le Vampire ; Assassins d'eau douce.

### Hollywood

● Finalement, notre compatriote Louis Jourdan ne tournera pas dans la nouvelle version des "Misérables", par Milestone. Il est remplacé par Michael Rennie.

● Francis X. Bushman, ex-jeune premier du muet, revient à l'écran dans un rôle de "vilein", à l'occasion d'"Apache Country".

● William Dieterle réalise "Boots Malone", avec William Holden.

● "Happy Times", pièce de Samuel Taylor, va devenir un film de Robert Fleisher, avec Charles Boyer, Louis Jourdan, Marcel Dalio et Linda Christian.

● Norman Taurog prépare "Jumping Jacks", pour les comiques Dean Martin et Jerry Lewis.

● "Howeward Borne", roman écrit par l'ancienne vedette de Hollywood, Ruth Chatterton, sera porté à l'écran.

### Lisbonne

● Joan Mendes prépare "Une famille anglaise", un roman de Julio Dinis, avec Leonor Maia et Carlos José Teixeira.

### London

★

● David Mc Donald réalise "The lost hours", production anglo-américaine, avec Jean Kent et Mark Stevens.

● Ralph Richardson dirige la réalisation de "Home at seven", film tourné en quinze jours, avec Margaret Leighton, Jack Hawkins et lui-même.

● C'est en Angleterre que José Ferrer tournera le film américain "Moulin-Rouge" (qui se déroule à Paris...). Il aura trois partenaires féminines : il est question de Silvana Mangano, Danielle Darrieux et Ann Todd.



C'est Michel Simon qui sera, en principe, le commissaire Maigret dans le film qu'Henri Verneuil va prochainement commencer et qui comprendra des sketches inspirés de Peter Cheney, Georges Simenon et Stanislas-André Siceman. Diane Clark sera Lemmy Caution ; Fernand Gravey, le commissaire Wens.

### L'ETAT AUGMENTE LES TAXES !

A l'issue d'une réunion tenue le 3 janvier, les directeurs de théâtres et de salles de cinéma, ainsi que les distributeurs marseillais ont décidé de fermer leurs établissements le mardi 8 janvier. Ils ont rendu public le communiqué suivant :

« La municipalité marseillaise veut l'achever. Elle a voté l'augmentation des taxes qui écrasent déjà le cinéma. Elle veut ainsi obliger les directeurs de salles à augmenter encore le prix de leurs places. Ils s'y refusent. »

### EXTRAITS DU BUDGET 1952 DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE

CINEMA FRANCAIS	47.259.000 fr.
GAMELLES DES C.R.S.	300.000.000 de fr.

# Michèle MORGAN à l'image de toutes les femmes



L'ACTRICE est femme avant d'être star. Mais Michèle Morgan le dit sans ambage : «...Ce qui intéresse certains de vos confrères est le détail «up»... Ils oublient que nous sommes femmes avant tout. C'est une vision époustouflante de la vie. Que voulez-vous, il leur faut de la pâture ! » Il semble, en effet, que les «professionnels de l'indiscrétion» ne puissent admettre qu'une co-

médienne est une femme comme les autres... Image, toujours image, et jusqu'à devenir image d'Epinal.

Michèle Morgan, sous leur plume et devant leur objectif, ne sort de ses appartements que pour se promener le long des quais brumeux, que pour rêver à un gladiateur romain, que pour rejoindre un bel aviateur et mourir dans les neiges des symphonies pastorales. Ils ont décidé, une fois pour toutes, qu'elle était la femme de ses rôles. Ils tentent d'imposer au public cette conception qui relève tout simplement de la mentalité primitive et de l'obscurantisme médiéval.

A chacun sa Michèle Morgan. Il suffit de vivre quelques heures dans son ambiance, de l'écouter, pour que s'évanouissent les légendes : Michèle Morgan n'est pas l'image de ses rôles, le destin ne s'acharne pas sur elle :

«...D'ailleurs, je n'aime pas les films où le destin est personnifié. Si ce même destin m'accordait plusieurs accès de puissance, sur le plan personnel s'entend — sinon, nous pourrions broder pendant des heures — j'aimerais lui demander : que mon fils soit auprès de moi et qu'il ne souffre pas de la séparation ; que tous les hommes soient à l'image du héros de «Miracle à Milan», c'est-à-dire bons... A propos de «Miracle à Milan», j'ai pleuré durant toute la projection... A la sortie, un monsieur, qui était à côté de nous, disait à sa voisine : «Durant cinq minutes, on a envie de donner tout ce qu'on possède...» Hélas ! cela ne dure que cinq minutes, mais n'est-ce pas déjà beaucoup ?»

A chacun sa Michèle Morgan, ai-je dit.



Michèle, dans le cadre qu'elle aime, expression de ses goûts et de sa personnalité...

## TELLE QU'EN ELLE-MÊME



Michèle Morgan ne dissimule pas qu'elle n'aime pas être photographiée chez elle, car chacun des photographes s'efforce de la ramener sur le plan cinématographique. Michèle Morgan sait rire, sourire et même baisser les yeux, ce dont les reporters-photographes se soucient guère à l'ordre

dinaire : la star doit jouer, tel est leur slogan. Le reportage photographique de Paul-Henri Martin n'a d'autre ambition que de montrer Michèle Morgan, telle qu'elle est chez elle.

Gelin pour partenaire dans *Pont Mirabeau*, que mettra en scène Jean Delannoy.

Elle avait 16 ans et posait pour des cartes postales : regard fixé sur l'objectif, mains posées sur le gros bouquet de roses rouges, sourire commercial. Simone Rousselet se demandait anxieusement si elle pourrait faire un jour du cinéma et ne plus penser à la figuration. On l'avait vue, en 1935, dans *Mademoiselle Mozart*, dont la vedette était Danielle Darrieux. Elle prit le pseudonyme de Michèle Morgan sans trop savoir pourquoi. Peut-être pour les initiales doubles ! *Gribouille* fut son premier grand rôle et, comme le titre l'y invitait, elle se jeta à l'eau... et en sortit vedette. Trois fois partenaire du destin tragique de Jean Gabin, elle fait une assez malheureuse apparition dans *L'Entraineeuse*. « Je n'ai jamais vu le film et je crois que je ne le verrai jamais. » Elle vieillissait terriblement dans *Untel Père et Fils* : « ...Pour moi, j'avais toujours vingt ans sur l'écran... » En ce qui concerne *Amour et Swing*, l'un de

ses films tournés à Hollywood, le goût américain n'était certes pas le nôtre et le charme du «crooner» Frank Sinatra ne dépassa pas le cadre de la Californie : «...Mes chanteurs préférés, dit d'ailleurs Michèle, sont Yves Montand et Moulongji. Ils chantent vrai...»

Elle étonna particulièrement les agents de publicité hollywoodiens en refusant catégoriquement ce que nous appellerons les «avantages-en-caoutchouc-du-type-géographiques-bien-placées».

*Première Désillusion* (tourné à Londres en 1947) et *La Symphonie pastorale* (tourné en France la même année) nous permirent de retrouver l'eau claire du regard de Michèle, sa voix grave et sans artifice. Hollywood ne l'avait pas américanisée. *Fabiola*, *Aux Yeux du Souvenir*, *Maria Chapdelaine*, *L'Etrange Madame X...* sont venus ensuite, de notre honneur...

Bob BERGUT.

La semaine prochaine :  
HENRI VIDAL



Entre deux scènes de la Symphonie pastorale : une jolie et curieuse attitude de Michèle Morgan.



«...Sa figure pâle et maigre ne vivait plus que par l'extraordinaire intensité du regard...» (Telle qu'elle était en son vivant, de Maurice Constantin-Weyer — page 249 — devenu à l'écran *La Loi du Nord*.)



Un souvenir du temps où Michèle Morgan tentait sa chance : Raimu et elle, dans la cour du studio, durant une pause du film *Gribouille*.

## LE CINÉMA N'EST PAS SEUL EN "CRISE"

**S**i la crise du cinéma était un phénomène exceptionnel, unique, une étrange lèpre dont serait atteinte une seule — fort bizarrement — une seule industrie française, nous comprendrions que l'on mit le cinéma français en accusation... Peut-être, en effet, les malheurs du cinéma viendraient-ils du cinéma lui-même, et rien ne serait-il plus urgent que de se pencher sur son organisation interne, comme le font présentement, avec un zèle intempestif, quelques-uns de nos confrères.

### Savez-vous que l'aviation...

**M**AIS le cinéma français n'est pas seul dans son cas. Nombre de nos industries traversent une crise semblable :

Savez-vous que l'on ne fabrique pas plus d'avions, de tracteurs, de machines agricoles, ni de trolleybus en France que l'on n'y met de films en chantier ?

Savez-vous que sur 111 avions en service actuellement à « Air France », 81 appareils sont américains et 30 seulement français (des « Languedoc ») ?

Savez-vous qu'en 1950 les 30 Languedoc ont volé sur 7.000.000 de kilomètres, alors que 19 Constellation effectuaient exactement le double de kilométrage : 14.000.000 de kilomètres ?

### ...l'habillement...

**S**AVEZ-VOUS que, dans la Haute Couture, SEPT MAISONS ONT FERMÉ en 1950 et 1951, parmi lesquelles Lelong, Molyneux, Robert Piguet, Juliette Verneuil, Jean Farrell ? Lanvin a fermé 18 ateliers, qu'il n'est pas une seule maison qui ne licencie des ateliers ?

La Société parisienne d'habillement, filiale des Galeries Lafayette, licencie sans cesse, les Galeries préférant acheter des modèles aux confectionneurs anglais et hollandais, qui se voient détaxés par leurs gouvernements sur tous les produits exportés, ce qui constitue un exemple à méditer !

### ...la chaussure

**S**AVEZ-VOUS que de 63.747.232 paires de chaussures en 1938, la production française est tombée à 38.398.591 en 1949 ? La concurrence allemande y est pour beaucoup : 6.600.000 paires importées en août dernier, 8.100.000 paires en septembre !

Savez-vous que tout l'outillage des usines françaises est fourni désormais par le trust américain « United Shoe », qui refuse de vendre ses machines et se contente de les louer à un taux exorbitant (contrat imposé pour 10 ans et automatiquement renouvelable) ? Nous avons cependant à Argenteuil une usine, la S.A.G.E.M., capable de fournir un bien meilleur outillage et à meilleur marché, si elle était protégée. Car le cinéma n'est pas seul livré à la concurrence américaine !

Savez-vous que, dans le seul XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, l'usine Pillot (350 ouvriers) a fermé totalement ? L'entreprise Chapuzot (180 ouvriers), fermée, est remplacée par l'entreprise Prunet (50 ouvriers). L'entreprise Finoki (200 ouvriers) est en liquidation judiciaire. L'entreprise Asta (50 ouvriers) ferme totalement. Chez Horphy, il ne reste plus que 25 ouvriers sur 75 ; chez Besson, 25 sur 110.

### A qui la faute ?

**J**e demande à nos confrères qui font la grâce au cinéma français de s'occuper avec acharnement de sa mauvaise santé, je demande à Jean Néry, de *Franc-Tireur*, à R. M. Arlaud, de *Combat* (qui a signé un compte rendu fiellement de la première réunion du Comité d'action sans y avoir assisté : il se trouvait, ce jour-là, à Toulouse !) :

EST-CE LA FAUTE AUSSI AUX PRODUCTEURS FRANÇAIS ?

EST-CE LA FAUTE AUSSI AUX SALAIRES DES TECHNICIENS ET DES VEDETTES DE CINÉMA ?

EST-CE LA FAUTE AUSSI AU CINÉMA FRANÇAIS ? SI LES USINES DE TRACTEURS,

LES USINES D'AVIATION,

LES ATELIERS DE COUTURE

ET TANT D'INDUSTRIES FRANÇAISES QUI TRAVAILLAIENT POUR DES BESOINS CIVILS FERMENT ?

Roger BOUSSINOT.

## PASSEPORT POUR L'ÉCRAN



### Claude NICOT

**L**'ÉCRAN possède cet énorme avantage sur la réalité de tous les jours que de vous obliger quelquefois à vous intéresser à certaines visages : c'est ainsi que nous avons découvert le jeune Claude Nicot dans *L'Ingénue libertine...* et que nous avons eu envie d'en savoir plus long sur Claude Nicot, qui porte son vrai nom, est né le 12 février 1928 à Paris et si son père était industriel, toute la famille acceptait avec joie de voir le jeune Claude débuter sur les planches. Il faillit même débuter à l'écran puisque le réalisateur Jean Choux, ami de la famille, lui fit faire des essais pour tourner en France une version du *Kid*... Ce projet resta projet. La chance se présente sous l'aspect d'un locataire, qui habitait la même maison que la famille Nicot, qui n'était autre que le comédien Maurice Lagrenée et qui lui donna des leçons fort écouteuses. Après des débuts théâtraux dans *Garçons filles et chiens*, il fait des débuts devant la caméra ; admirateur forcenç et gafeur de Rouletabille dans *Rouletabille joue et gagne*, *Rouletabille contre la dame de pique*, dans *Piège à hommes*, assistant fiducif du réalisateur dans *Les Amants de Véronne*, Claude Nicot connaît sa plus grande joie en tournant *L'Ingénue libertine*, car Danièle Delorme qui l'a vu dans un spectacle burlesque pense qu'il est le personnage... Il est l'amoureux de Minnie et il en meurt... Le public remarque ce drôle de comédien qui a un fil sur la langue et qui dit au colonel Roquevert : « ...Ce qui me laisse un peu sur le derrière, c'est que dans une histoire d'assassinat, on admette dans le jury des militaires... » On le voit encore dans *Les Petites Cardinal* où, en jeune ébéniste, il enlève la fille du patron.

On le verra en jeune stagiaire dans *Un Grand Patron* au côté de Pierre Fresnay, dans le *Passage de Vénus* où il interprète un jeune premier et il tourne actuellement *Tu es un imbécile*, où il est le fils de Gaby Morlay, ce qui ne le change pas vu que chaque soir il est également son fils dans *Lorsque l'enfant paraît...* mais sur les planches.

C'est un drôle de petit bonhomme qui se présente un soir au théâtre de la Michodière en demandant à voir « Monsieur Fresnay » : « ...Revenez me voir dans un an. Vous, je vous ferai jouer... » Il le fit jouer, tout comme André Luguet lui fit obtenir le rôle de *Lorsque l'enfant paraît* après avoir joué avec lui *La Mariée est trop belle*.

On ne peut s'empêcher de se prendre de sympathie pour ce jeune visage. L'écran vient de le découvrir, le public est en passe de le consacrer. Claude Nicot ne veut pas être vedette, il veut être acteur... et il a tout pour réussir.

B. B.



### Les "MAHU" sont en route pour leur camping africain

**J**OUR DE L'AN 1952. Tels une équipe de football toujours solidaire, les onze Mahuzier (monsieur, madame et les neuf enfants), les Mahu, quittent Paris en bloc, pour y revenir dans un an, jour pour jour.

Que de souvenirs et d'images extraordinaires ils pourront alors nous rapporter, car il doit être sans précédent le cas de cette famille, aussi sportive et aventureuse que nomade, qui va nomadiser pendant un an en Afrique, à bord de trois camionnettes !

Pas besoin de coéquipier ! Qu'il s'agisse de la conduite de la caravane, de son alimentation, de la surveillance de sa santé, de la chasse, du tournage des films, la famille fera face à toutes les nécessités. Si l'âge de 22 mois à 44 ans, elle est très bien fournie dans toutes les spécialités.

Et l'ensemble procurera à la caméra une figuration riche et variée, dont les interventions auront parfois été minutieusement pré-médiées. C'est ainsi que les onze sont

J. T.

pourvus de blousons, identiques comme forme, mais de couleurs différentes : une gamme très complète de teintes vives et pastel qui devra servir de test à l'emploi du film en couleur !

C'est à se demander si cette grande famille n'a pas été constituée avec persévérance pour rendre un jour possible cette étrange randonnée africaine ! Auquel cas il faudrait considérer avec quelque inquiétude l'accessoire n'importe les parents : une moustiquaire double ! Nous devons que onze ce n'est pas un chiffre et que douze c'en est un, mais comme il est d'usage d'arrondir les douzaines à treize, il n'y a pas de raison de s'arrêter ! Or, même limité, si j'ose dire, à onze, l'aventure des Mahuzier me paraît déjà assez passionnante. Déjà je brûle de recevoir les notes de route et les photos qu'ils m'ont promises pour *L'Écran*, et que je vous transmettrai au fur et à mesure de leur arrivée.

J. T.

Cette fois-ci, nous le trouvons pensionnaire d'un asile de vieillards, où il s'est fait admettre sous un faux nom pour vérifier une nébuleuse théorie d'où il ressort qu'on ne se sent vieux que si on le veut bien. Pour le démontrer, il fait jouer à ses voisins de dortoir le rôle de papa Kruchen en dérile. Cette fable a autant de valeur morale que les brochures du genre « Comment gagner des amis », « Comment réussir dans la vie », « Comment vous imposer à vous-mêmes et aux autres », comme on en édite beau-

coup aux U.S.A., et comme on en traduit pas mal en France, hélas !

Elle est parfaitement bête dans sa conclusion et parfaitement ennuieuse dans sa narration : pour les vieux et pour leurs spectateurs, on a ramassé à grand-peine quelques mégots d'effets comiques que l'on fait durer, durer...

Quant à la mise en scène et aux décors, ils sont en harmonie avec le sujet : pauvres, pauvres, pauvres...

François TIMMORY.



Whisky et cigarettes : « Monsieur Belvédère fait sa cure » (Clifton Webb).

## sur les écrans de Paris

### LA LONGUE ROUTE (Ghetto de Terezin) :

Le martyre des Juifs de Prague (Tch. v. o.)

Réal. : Alfred Radok. Scén. : M. Drvota et Erek Kolar. Im. : Josef Strecha. Déc. : Jan Pacák. Mus. : Jiri Sternwald. Int. : Blanka Waleska, Otmar Krejca, Victor Ocasék, Z. Baládová, Jiri Plachý, S. Raslov. Prod. : Tchécoslovaquie.

refus total de l'ordre raciste. Et cela sera le reproche le plus important que je ferai du film : nulle part n'apparaît la Résistance juive, le refus obstiné, conscient, même dans l'horreur du camp de la mort, qui donne sa grandeur à *La Dernière Etape*, le chef-d'œuvre de Wanda Jakubovská et du cinéma polonais.

Néanmoins, *La Longue Route* est une œuvre émouvante et originale. Elle est animée d'une souffrance profondément humaine, qui va chercher son inspiration dans les souffrances ancestrales du peuple juif. C'est un lamento moderne, nourri de trouvailles cinématographiques dont chacune apporte sa note, ce qui construit, en une progression constante, l'atmosphère inoubliable de la période nazie. Le réalisateur, Alfred Radok, donc, c'est le premier film, a vécu incontestablement quelque chose à dire — et l'a dit d'une manière très personnelle. Ses trouvailles demeureront dans toutes les mémoires : sa description de la famille Kaufmann, du climat qui précède l'arrivée de Hitler à Prague et ensuite l'obsession qui s'empare des cervaux, cette évocation lancinante du bruit des trains de déportation exprimée par tout : le piano, à l'étage au-dessus, qui fait des gammes et les scandale sournoisement, le papier-verre, qui poilt un objet en métal, etc. Alfred Radok a largement utilisé la bande sonore et avec une maîtrise de grand cinéaste. C'est l'un des plus beaux tempéraments lyriques qui nous aient été révélés depuis six ans, et nombre de scènes se classent déjà parmi les grands moments du cinéma. Je pense surtout à l'arrivée du train de typhiques dans le ghetto, à celle où les enfants révèlent par leur terreur la véritable destination du blockhaus-chambre à gaz que les déportés sont en train de construire, à la libération au petit jour, pendant qu'une femme cogne de toutes ses forces sur

les cordes d'un piano démantiblé pour réveiller le ghetto aux portes désormais ouvertes...

L'interprétation est remarquablement typée : on y reconnaît tout le métier d'un réalisateur qui, s'il nous donne là son premier film, a dé-

rié lui toute une carrière de metteur en scène de théâtre.

Remercions le Cinéma d'Essai de nous donner ce grand film et de réaliser ainsi parfaitement le but qu'il s'est assigné.

R. BOUSSINOT.

### QUAND LA CHAIR EST FAIBLE :

et quand la tête est vide (Suédois doublé)

Réal. : Per Lindberg. Scén. : N. Bonnier, d'après H. Cavalius.

des films, cela donne les plus ennuieux, les plus vulgaires, les plus poncifants et les plus bassement moralisateurs des mélos.

Cependant la triste ronde de balsers qui tuent se poursuit encore quelques pas, de quoi justifier plus qu'il ne faut pour endormir, cette conclusion que vient dire en fin de film une voix d'outre-tombe et de speaker, que si tout ne va pas bien sur notre terre, c'est parce qu'on y fait trop l'amour.

Cette petite Suédoise qui s'appelle Ingrid Bergman a du tempérament et de l'avenir. Hollywood va sûrement nous la prendre et nous la sophistiquer.

Souhaitons-lui de trouver son avenir ailleurs. Aussi bien, le film est ancien, et l'avenir a déjà répondu.

Jean-Pierre DARRE.

P.-S. — En complément de programme, un court métrage intitulé « Aventure chez les nudistes », où quelque chose d'approchant, somme de vulgarité et de pauvreté, est le complément naturel, l'envers cochon de l'hypocrisie moralisatrice du grand film.

## TON HEURE A SONNÉ : Peter Cheyney au Texas (Am. d.)

(COPRONER CREEK)  
Réal. : Ray Enright.  
Scén. : Kenneth Gamet, d'après Luke Short.  
Im. : Fred Jackman.  
Dép. : George Sandley.  
Mus. : Rudy Schrager.  
Int. : Randolph Scott, Marguerite Chapman, George Macready, Sally Eilers, Edgar Buchanan, Barbara Reed, Wallace Ford, Forrest Tucker, William Bishop.  
Prod. : Columbia.

DEUX diligences, vingt peaux rouges, autant de chevaux, un défilé de la mort, quinze jours de soleil et l'on en profitait pour tourner trois ou quatre « westerns ». C'était, il y a des années. Il est fini ce temps où, sur un sujet identique, on brodait des versions innombrables mais qui avaient le privilège d'être le plus souvent drôles et de bon goût. Il y a des années, répétées.

Le cow-boy chevaleresque est remplacé par le G-Man à cheval.

Pini, Buffalo-Bill, place à Peter Cheyney au Texas.

Dans « Ton heure a sonné », un cow-boy cherche le responsable de la mort de sa fiancée. Il mène son enquête tout seul pendant des longs mois, trouve le criminel et le tue. Puis, délivré par ce règlement de comptes, de son obsession de vengeance et, par le fait même, de l'objet de sa vengeance, il part couler des jours heureux avec la patronne

de son hôtel. En tuant il a tout oublié, même la fiancée pour laquelle il a tué ! Vive la loi du coit !...

A la brutalité stupide de cet argument s'ajoute une écoeurante odeur de sang.

Témoin, cette scène où un cowboy écrase à coups de talon les doigts de son adversaire évanoui : ces gros plans sanguinolents du visage en bouille de Randolph Scott. Le tout colorié en Cinécolor, qui ressemble à un Technicolor avarié : vous voyez ce que cela peut donner.

Vincent DITO.



« Il me semble que mon heure a sonné... », pense Marguerite Chapman : « Ton heure a sonné ».

## LA PERFIDE : Pas convaincant ! (Am. v. o.)

(HARRIET CRAIG)  
Réal. : Vincent Sherman.  
Scén. : Anne Froelick et James Gunn, d'après Georges Kelly.  
Int. : Joan Crawford, Wendell Corey, Lucile Watson, Alynn Joslyn, William Bishop, K. T. Stevens.  
Prod. : Columbia.

Il est peu de titres aussi maladroits que ceux qui, d'un mot (récemment : L'Ambitieuse), aujourd'hui : La Perfide), décrivent un personnage dont tout l'intérêt, justement, est que les ressorts qui le font agir demeurent secrets. Et ainsi, sachant dès le début que le comportement de Joan Crawford n'est pas sincère, nous chercherons, à chacune de ses apparitions, quel mobile peut bien la pousser — ce qui est loin d'être l'état d'esprit rêvé du spectateur. Plus tard, et comme nous la voyons accumuler les mensonges, sans jamais comprendre qu'elle nécessite l'accuse à tant de perfide d'apparence gratuite, nous cessions assez vite de nous intéresser, et à l'histoire qu'on nous raconte, et au personnage de cette femme dont l'attitude nous paraît relever de la psychiatrie. D'ailleurs, et s'agissant d'un film américain, nous sommes tout au long fort surpris qu'on n'y fasse pas appel à un psychanalyste. Mais l'explication freudienne viendra à la fin : si Harriet, au fond, déteste son mari ; si elle sépare deux jeunes gens qui s'aiment ; si elle est odieuse (sous des dehors assez aimables) avec son entourage, c'est qu'elle a, enfant, été déçue dans son affection filiale. La haine qu'elle a vouée à

son père, elle l'a reportée sur les hommes, en général, sur son mari, en particulier. Je veux bien, mais alors, c'est un autre film qu'il fallait faire, pour nous convaincre.

Joan Crawford, le visage comme desséché par cette obsession de nuire qui la ronge, n'arrive pas à donner chair et sang à ce personnage qui n'a, pour toutes dimensions, que celles de l'écran et ce n'est pourtant pas faute de talent.

José ZENDEL.

## COURTS MÉTRAGES

À l'heure même programme que Ghetto Terezin, au Cinéma d'Essai, trois courts métrages qui, à des titres divers, méritent d'être vus.

Le premier, le Hans Menling, de Castelli-Gattinara, je ne pourrai toutefois mentionner que l'excellente

réputation, car le soir où je suis allé pour le voir il n'était pas au rendez-vous, du fait d'une défection du distributeur.

Un Père modèle ou L'Epinache male est un de ces documentaires dont on est enclin à penser au départ que le sujet doit être inexistant ou rébarbatif et qu'on ne tarde pas à trouver passionnantes. La science de l'épinache pour construire son nid (car il n'y a pas de nids qu'à l'air), son adresse dans d'autres besognes (d'abord, on se prend à se dire en le voyant si actif : « Quel dommage vraiment que ce pauvre poisson n'ait pas de bras ! puis on s'aperçoit qu'il s'en passe très bien ), ses amours, sa sollicitude paternelle, la bouche mauvaise du brochet qui l'engloutira ne sont pas seulement de ces aspects de la vie que nous n'aurions jamais connus sans le cinéma, mais aussi, pour ce même cinéma ainsi payé en retour, des éléments dramatiques en valant bien d'autres. Un seul reproche : certains plans un peu longuets.

En dépit de son médiocre registre de couleurs et de sa technique souvent négligente, Le bonheur de neige est un dessin animé qui réchauffe le cœur du spectateur lasse par les produits de série du genre.

L'idée est charmante de ce bonhomme de neige qui voulait voir le soleil de juillet, dit-il en mourir, et charmants les gags illustrant l'aventure de cet individu tout glace, tout flamme.

Preuve et confirmation que l'originalité de l'inspiration, la finesse, la poésie, même entachées de maladresse dans l'expression, importent plus que la perfection formelle, au seul service des habiletés poursuites, chutes, bagarres, explosions, désintégrations des petits technicolorisages.

J. T.



Les mensonges de « La Perfide » Joan Crawford n'impressionnent guère Wendell Corey.

## LA CHARGE SAUVAGE : Un invraisemblable Congo (Am. d.)

(FURY OF THE CONGO)  
Réal. : William Berke.  
Scén. : Ira Morgan.  
Int. : Carroll Young.  
Déc. : Sidney Clifford.  
Mus. : Mischa Bakalowitsch.  
Prod. : Columbia.

de son hôte. En tuant il a tout oublié, même la fiancée pour laquelle il a tué ! Vive la loi du coit !...

A la brutalité stupide de cet argument s'ajoute une écoeurante odeur de sang.

Témoin, cette scène où un cowboy écrase à coups de talon les doigts de son adversaire évanoui : ces gros plans sanguinolents du visage en bouille de Randolph Scott. Le tout colorié en Cinécolor, qui ressemble à un Technicolor avarié : vous voyez ce que cela peut donner.

Vincent DITO.

TARZAN retraité, Johnny Weissmuller — qui, entre parenthèses, ressemble de plus en plus à Frankenstein — reprend du service dans le personnage de Jim-la-Jungle, qui eut droit déjà assez fréquemment aux honneurs du cinéma.

On sait que Jim-la-Jungle n'est qu'un Tarzan un peu plus habillé. Comme Tarzan, Jim-la-Jungle se balance sur les cordes, incendie qui passent dans la forêt vierge. Et les animaux qui s'attaquent à lui ont l'intention bien déterminée de se suicider.

La où les choses se compliquent, c'est que « La Charge Sauvage » — au titre déjà si original, si nouveau, si peu banal — se déroule au Congo ! et quel Congo ! On savait depuis longtemps que les cinéastes américains prenaient certaines libertés avec l'histoire et la géographie, mais jamais — et pourtant j'ai vu pas mal de films dans mon existence — je n'avais admiré au cinéma un Congo qui ressemble à une Polynésie dans des décors de Far-West ! Jamais ! Les habitants de ce Congo, en effet, ne sont pas noirs — je vous jure que je n'invente rien ! — ils ont le teint mat des indigènes des mers du Sud et les femmes du Congo — tenez-vous bien ! — sont vêtues de sarongs et portent des colliers de fleurs hawaïennes autour du cou ! Il y a de quoi mourir de rire ! Les auteurs du film qui, délibérément, ne reculent pas devant le ridicule, ont aggravé leur cas en ajoutant au film un commentaire.

taire initial qui cherche à présenter le film comme un documentaire.

Outre les indigènes — qui ne sont évidemment que de pauvres abrutis mariés à des pin-up girls — et Jim-la-Jungle, les seuls habitants de ce Congo hollywoodien sont des gangsters blancs très Chicago, la recherche de leurs proches assimilés au suc d'estomac des animaux sauvages de la région ! Les gangsters sont pratiquement les maîtres du Congo ; mais, heureusement, Jim-la-Jungle veille et les indigènes seront débarrassés des gangsters.

Les Américains, en montrant une telle image du Congo, auraient-ils voulu faire un film anti-colonialiste ? On s'amuse à l'idée que la censure — pourtant si pointilleuse lorsqu'il s'agit de films coloniaux — a laissé passer à l'écran l'image d'un Congo où les blancs sont des gangsters. Les Américains ont joué là un drôle de tour aux administrations coloniales du Congo belge et française.

J.-C. TACCHELLA.



Prélude à un baiser sauvage : Johnny Weissmuller et Sherry Moreland dans « La Charge Sauvage ».

## GIBIER DE POTENCE : Conventionnel (Fr.)

Réal. : Roger Richebé.  
Ad. diab. : Jean Aurenche et Maurice Blondau d'après J. L. Curtis.  
Int. : Philippe Agostini.  
Mus. : Louis Kieffer.  
Prod. : Georges Marchal, Arietty, Nicole Courcel, Renée Cosima, Pierre Dux, R. Dalban, Mouloudji, Pauline Goya, Simone Michel, Jacques Erwin, F. Nadar.  
Prod. : Roger Richebé 1951.

aussi, mais le spectateur était libre de s'en aller.

Dans le dialogue comme dans les situations, « Gibier de potence » calque systématiquement la littérature la plus conventionnelle, de la fatalité, de l'éccensur, du sale et du monstre, ce qui s'est déjà vu, mais cherche aussi à faire passer la pauvre métaphysique qui y est attachée, ce qui s'est moins vu, pour la simple raison que, dans le sorcier lui-même, chaque art a ses lois.

Un homme et une femme discourent de leurs purités respectives, cela fait sourire dans un roman, et devient franchement ridicule au cinéma.

Nicole Courcel n'aurait pas dû accepter ce rôle. Georges Marchal se défend mal dans un rôle indéfinissable. Arietty se débat entre ses souvenirs et un rôle que personne n'a dû l'aider à définir.

Et pour ceux que cela pourrait intéresser, ne vous laissez pas prendre aux affiches.

J.-P. D.



Georges Marchal, beau « Gibier de potence », avec Renée Cosima et Arietty.

## LE COMMANDO DE LA MORT : Sincère, émouvant, humain, pacifiste (Am. v. o.)

(A WALK IN THE SUN)  
Réal. : Lewis Milestone.  
Scén. : Robert Rossen, d'après Harry Brown.  
Int. : Russell Harlan A. S.C.  
Mus. : Fredric Efron Rich.  
Prod. : Fox, puis Artistices Associés.

bet en 1956 ou 1958... » Il le disait, mais ne le dit plus, non seulement parce que ce combattant meurt dans les minutes suivantes, mais parce que cette phrase-là a été supprimée et, du coup, ce qui subsiste ensuite dans le dialogue au sujet du Tibet n'a plus grand sens. Mais les lecteurs de L'Ecran pourront compléter et apprécier les anecdotes assimilées au succès d'estomac des animaux sauvages de la région ! Les gangsters sont pratiquement les maîtres du Congo ; mais, heureusement, Jim-la-Jungle veille et les indigènes seront débarrassés des gangsters.

Limité dans ses péripéties et, par la sincérité et la sobriété de leur travail, Lewis Milestone et ses interprètes (Dana Andrews, Richard Conte, Sterling Holloway, George Tyne, John Ireland, Herbert Rudley, Lloyd Bridges, Richard Benedict, Norman Lloyd, James Cardwell). Prod. : Fox, puis Artistices Associés.

Même dans ses péripéties et, par la sincérité et la sobriété de leur travail, Lewis Milestone et ses interprètes (Dana Andrews, Richard Conte, Sterling Holloway, George Tyne, John Ireland, Herbert Rudley, qui traduisent parfaitement et justement dans le moindre détail la diversité des hommes réunis par un même destin cruel), ont réalisé une grande œuvre qui fait honneur au cinéma universel.

Jean THEVENOT.

## QUARTIER INTERDIT : Émouvant, mais... (Mex. v. o.)

(VICTIMAS DEL PECADO)  
Réal. : Emilio Fernández.  
Int. : Gabriel Figueroa.  
Mus. : Ninón Sevilla, Tito Junco, Rodolfo Acosta, Rita Montaner, Domingo Soler, Pedro Vargas, Tona la Negra.  
Prod. : Perez-Prado.  
Mus. : Perez-Prado.  
Prod. : Calderon-Jean-nic.

Quartier interdit... Interdit à qui ? Pas aux cinéastes en tout cas, encore que le septième art, depuis belle lurette, n'aurait sans doute guère perdu de ne pas fréquenter ce genre de lieux. Et ce ne sont pas les bonnes intentions qui sont payées les ruelles et lieux de plaisir mexicaines de ce film qui nous feront changer d'avis. Ces fonds clairs, ces cours, admirablement photographiés par Figueroa (bien que cette photo soit un peu trop « american fashion » pour notre propre goût) sentent trop la violence et la noirceur calculées pour que l'histoire nous emmène comme il aurait fallu. Encore que le caractère de cette danseuse qui se prostitue et connaît mille malheurs pour élever le fils d'un camarade assez lâche pour l'abandonner, soit bien venu, dessiné avec vigueur et admirablement interprété.

Et ce récit tout simple illustre clairement la bêtise de la guerre, la peur et la honte qu'elle inspire aux hommes même les plus braves. Film sur la guerre, A walk in the sun n'est pas un film de guerre, tout au contraire. Voilà certainement son seul tort aux yeux de certains qui, à la fin, n'auront pas envie de se faire tirer dessus.

Et ce récit tout simple illustre clairement la bêtise de la guerre, la peur et la honte qu'elle inspire aux hommes même les plus braves.

Film sur la guerre, A walk in the sun n'est pas un film de guerre, tout au contraire. Voilà certainement son seul tort aux yeux de certains qui, à la fin, n'auront pas envie de se faire tirer dessus.

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Eduard BERNE.

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

Les sentiments qui animent cette héroïne, le courage, la vertu (morale) de celle-ci, la reconnaissance souriante du gros parvenu à éclairer les plus noirs épisodes du film. Et provoquent les sympathiques réactions du public simplement heureux que la conclusion justement optimiste arrache les deux êtres à l'emprise de ce trop fameux « quartier ».

## CRITIQUE DES ACTUALITÉS

Madame, choisissez votre nez. — Douze heures aux halles de Paris. — Pourquoi la fête de Noël de Châteauroux. — Stroheim auteur.

**C**HAQUE fois que l'actualité n'impose pas une foule de sujets à la presse filmée, pourtant les journaux ne choisissent-ils pas un bon reportage, comme on en fait dans la presse écrite ? Ils y consacraient un peu plus de temps. Deux minutes, par exemple. Le résultat ? Vous le verrez cette semaine en suivant avec intérêt les deux reportages des Actualités françaises : « Douze heures aux Halles » et « Les Secrets de la chirurgie esthétique ». Ce n'est pas sorcier. Par moment, c'est même presque banal, mais c'est du bon travail malgré tout, notamment le second. Vous suivez toutes les étapes de l'opération, le moulage du visage, le chargement du nez de la patiente (les âmes sensibles détourneront les yeux) qu'on renforce ensuite à l'aide d'abiplast, et à la fin on vous montre le visage avant et après. Il n'y a pas de quoi crier au sensationnel : mais encore une fois, il n'en faut pas plus pour qu'on dise bravo.

On voudrait en dire autant des images de Gaumont consacrées au radar. Une chose chiffonne toutefois. Vers la fin apparaît le nom de la Compagnie des compteurs de Montrouge qui est, simple accord sans doute, un des principaux actionnaires de Gaumont. Ce qui donne au reportage un petit cachet publicitaire assez déplaisant. Même remarque pour les images dénaturées par A.F., Pathé et Eclair à la Noël des enfants des ouvriers de la base de Châteauroux. Pourquoi précisément ce Noël ? Pourquoi cette base aérienne ? Parce qu'elle est américaine. Ce qui est un moyen, comme disent les Actualités françaises, de resserrer « l'amitié atlantique » et d'éviter de parler de l'occupation de nos aérodromes par les chasseurs et les bombardiers U.S. Rendons cette justice à Eclair. Il a réussi à parler de ce Noël de Châteauroux sans prononcer le mot « américain ».

Au large de la Corée, un hélicoptère est tombé à la mer. Un sous-marin par hasard se trouvait là. Dans l'hélicoptère un journaliste. Dans le sous-marin un opérateur des actualités. Par hasard aussi. Conclusion des photos qui sentent le cliché (Fox, Gaumont, Pathé).

Ne quittons pas l'Extrême-Orient. Sur le problème de l'échange des prisonniers de Corée, Gaumont a réalisé quelques images qui

### Les cours d'art dramatique donnés par Mme A. BAUER - THEROND

ont lieu chaque jour en son studio, 21, rue Henri-Monnier, jusqu'à 20 heures.

Cours de perfectionnement et cours élémentaires.

Préparation au cinéma et au théâtre.

Présentation mensuelle au Th. de la Potinière.

Renseignements au studio de 17 heures à 19 heures ou par téléphone ODE 90-94, de 12 h. à 13 heures.

Gilbert BADIA.

## ON PRÉPARE EN FRANCE

PRODUCTEURS	TITRE DES FILMS	REALISATEURS	PRODUCTEURS	TITRE DES FILMS	REALISATEURS
Cité Film 58, rue Pierre-Charron ELY. 77-47	Le Trou normand Le Grain de sable	Jean Boyer Georges Rouquier	Hoché Prod. 14, av. Hoché WAG. 81-93	La jeune folle	Yves Allégret
Code-Cinéma 73, Champs-Elysées ELY. 43-83	Mon Gosse de père	Léon Mathot	Fides 32, rue Washington ELY. 12-72	La Fille Elisa	Henri Diamant-Berger
Cinéma Films prod. 61, bd Suchet IAS. 90-86	La Forêt de l'adieu	Ralph Nabib	Prodex 3, rue Clément-Marot BAL. 07-80	Grand Gala	François Campanaux
Artés-Films G. Agiman 1, rue de Berry ELY. 02-25	La Putain respectueuse	M. Pagliero Ch. Brabant	P. A. C. 26, rue Marbeuf BAL. 18-01	Mouton à 5 pattes Mon Mari malgré moi	A. Hunebelle
Franco-London Films 114, Champs-Elysées ELY. 57-36	Les 7 péchés capitaux	Carlo Rim Cl. Autant-Lara	Panthéon Prod. 95, Champs-Elysées ELY. 32-86	Les lauriers sont coupés	M. Allégret
Terra Films 12, rue de Presbourg COP. 48-26	La Minute de vérité Les Belles Epoques	Jean Delannoy René Clair	S.P.E.V.A. 128, rue La Boétie ELY. 36-66	Femmes Y a tant d'amour Plaisirs de Paris	J. Becker M.-G. Sauvajon Ralph Baum
Films Maurice Cloche 25, avenue Kléber, KLE. 46-61	Brelan d'As	Henri Verneuil	U.E.C. 73, Champs-Elysées BAL. 76-80	Les chevaliers du désert	R. Vernay
F.A.O. 163, fg Saint-Honoré BAL. 08-36	Rayé des vivants	Maurice Cloche	Tellus Films 79, Champs-Elysées ELY. 02-80	La Neige était sale	L. Sasslawsky
Films Sinclair 21, avenue George-V BAL. 40-05	Le Père de mademoiselle	Robert-Paul Dagan Supervision de Marcel L'Herbier	Allo, je t'aime		André Berthomieu
Carmina Films 4, rue de Castellane ANI. 89-78	Le Singe rouge	Maurice Cam	Films Rode 33, Champs-Elysées ELY. 26-19	Tourbillon	Alfred Rode
Roy films 20, r. du Chât-d'Eau NOR. 77-36	La Noce à Coquemard	Henri Lepage	Midi-Production 8, rue Euler	Adieu Paris	Claude Heyman
Prod. Roitfeld 29, rue de Bassano COP 28-74	Demain ce sera ton tour	André Roy	Réal Films 11, rue de Châteaudun TRU. 41-36	Allo 18?	Jean Bardou
Arnor Film 44, Champs-Elysées BAL. 03-04	Adorables créatures Elle et Lui	Ch.-Jaques Ch.-Jaques	Ave Bros Picture 7, boulevard Voltaire RQO 54-18	Une nuit chez vous Madame	René Jayet
	Le Bouchon de cristal	Claude Barma	OPTIMAX Film 21, rue Jean-Mermoz BAL. 02-03	Piedal fait des miracles	Jean Loubigne

## LES CINÉ-CLUBS A TRAVERS LA FRANCE

Séances pour enfants (films documentaires, comiques, etc.) tous les jeudis et dimanches, à 14 h. 30, au ciné-club Cendrillon, salle du Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, place du Trocadéro.

Le ciné-club Cendrillon organise également

au cinéma La Bellevilloise, chaque jeudi, à 16 h. 30, des séances du même genre que celles données au Palais de Chaillot (25, rue Boyer, Paris 20<sup>e</sup>).

Paris et banlieue

VENDREDI 11 JANVIER :

L'ÉCRAN (salle de l'Aéronautique), 20 h. 45 :

« Rome, ville ouverte »

ARGENTEUIL (Casino), 20 h. 45 : « L'Écllosion des oiseaux », « La Kermesse héroïque »

LUNDI 14 JANVIER :

CINE 52, Musée de l'Homme, 20 h. 45 :

Conférence de Jean Painlevé : « Voyage dans le ciel », « La Quatrième dimension », « La Daphnie », « Le Hyas », « L'Hippocampe », « Le Vampire », « Assassins d'eau douce »

MARDI 15 JANVIER :

L'ŒIL (Lux-Cinéma), 17 h. 30 : « Zuidzee », « La Croisière noire », « Pirogues sur l'Ogooué »

Province

MERCREDI 9 JANVIER :

DIJON (Familia) : « Quatre pas dans les nuages »

CLUSES : « La Belle Entorseuse » (v.d.)

AUXERRE (Sélect-Cinéma), 21 h. : « Les Assassins sont parmi nous »

MONTLUCON : « Volpone »

DEAUVILLE (Le Moryl), 20 h. 45 : « Mes Universités », « La Voix Est-Ouest », « Le Monde des cristaux »

LYON (C.C.U.), Cinéma Marly : « Tabou »

LA FLECHE (Salle du Prytanée Militaire) : « Panique à l'hôtel »

JEUDI 10 JANVIER :

AIX-EN-PROVENCE (Casino Municipal), 20 h. 45 : « L'Ombre d'un doute »

SAINT-HILAIRE (Salle du Sanatorium) : « Volpone »

LUNDI 14 JANVIER :

SARREBRUCK : « Les Dames du Bois de Boulogne »

AIRE-SUR-ADOUR (Landes) (Théâtre-Cinéma Municipal) : « La Kermesse héroïque »

MARDI 15 JANVIER :

BEAUVAIS (Le Paris) : Programme du dessin animé

BOULOGNE-SUR-MER (Municipale des Piscines) : « La Fin du jour »

CLERMONT-FERRAND (Cinéma Vox), 21 h. : « La Vipère » (v.d.)

CHARTRES (Excelsior), 21 h. : « Citizen Kane »

METZ (Caméo-Cinéma), 21 h. : « Ivan le Terrible », « Les Instruments de l'orchestre »

## JEAN RENOIR NE POURRA PAS RÉALISER LE CARROSSE D'OR

(d'après Mérimée)

dans sa langue maternelle

OIR NE POURRA PAS RÉALISER



« Je me permets de vous faire part d'une nouvelle qui me semble digne d'intérêt. Non pas parce que j'en suis une des modestes victimes, mais parce qu'elle vient, elle aussi, illustrer, hélas ! la situation actuelle du cinéma français.

« L'Ecran français avait en la gentillesse de signaler en octobre dernier que M. Jean Renoir m'avait fait l'honneur de me confier le rôle principal du film *Le Carrosse d'or*. Ce film sera tourné, comme prévu, à Rome, mais ainsi que me le confie M. Renoir, dans une lettre un peu triste, la production française faisant défaut, il faut renoncer à la version française. Or cette version-là était celle qui lui tenait le plus à cœur. Elle était le motif et le but de son retour en Europe.

« Voilà. Peut-être connaissez-vous cette histoire, mais comme elle est un peu de l'Histoire du Cinéma Français que vous aimez, je vous l'ai racontée, à tout hasard quand même... »

Jean-Roger CAUSSIMON.

Voici un extrait de cette lettre de Jean Renoir, que Caussimon a eu l'obligeance de nous communiquer :

« Francesco Alliata, notre producteur italien, vient seulement de rentrer à Rome. Il a pu sauver en partie sa production de *Carrosse d'or* grâce à l'aide de certains associés de Milan. Je dis « en partie », car dans ce demi-naufrage, la version française disparaît.

« Voici déjà une semaine que je m'en doutais, mais ayant de vous écrire. Je voulais apprendre de la bouche même du producteur que cette décision est définitive.

« J'en suis navré, d'abord parce que j'étais venu en Europe avec l'idée de tourner un film dont j'aurais écrit moi-même les dialogues dans ma langue maternelle. Il me faut y renoncer. J'ajoute que je mettrai beaucoup d'espoir dans notre future collaboration. Je suis sûr que ce n'est que partie remise et que nous nous retrouverons. Mais quand ? Tout est si lent au cinéma et notre industrie semble si mal en point en France... »

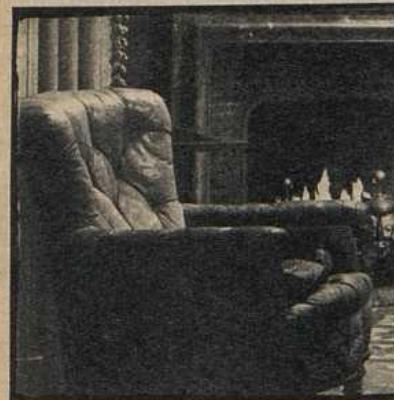
Jean RENOIR.

Jean Renoir et Jean-Roger Caussimon à l'aérodrome d'Orly, voici quelques semaines, au moment du départ de Jean Renoir pour l'Italie.

(Photo Baulard.)

# DES TROIS PÉCHÉS CAPITAUX DÉJA CONSOMMÉS...

## LA LUXURE



*est arrivée première dans un fauteuil*

On est souvent porté à donner aux acteurs de cinéma les qualités ou les défauts, les vertus ou les vices de leurs rôles. Il est grand temps de mettre un terme à cette regrettale habitude de penser, en ces jours où quelques-uns de nos meilleurs acteurs personnifient les péchés capitaux.

Cela a commencé avec Viviane Romance, Frank Villard et un fauteuil, centre d'attraction des passions mauvaises.

Comment un fauteuil est-il devenu un symbole érotique, ou tout au moins portant au péché de luxure ?

Il suffisait de s'asseoir dedans.

C'est ce qu'ont compris Aurencie et Bost qui l'ont imaginé, Trauner qui lui a donné forme et place, Hubert qui l'a photographié et Yves Allégret qui lui a appris à jouer son rôle.

Ravila, ou Frank Villard, s'y est donc assis, laissant en s'en allant une place chaude que vint occuper la petite-fille de la patronne de l'auberge.

Elle sentit la chaleur laissée par Ravila l'envelopper et elle comprit qu'un enfant lui était ainsi venu.

La mère (Viviane Romance) apprit la chose. Le soir même, Mme Blanc (Viviane Romance) et son hôte se retrouvèrent devant le fauteuil.

Mme Blanc a essayé de s'y asseoir après Ravila, pour voir ce que cela fait. Cela a fait que Ravila est allé fermer la porte aux yeux indiscrets.

En Italie, Rossellini s'est occupé de l'envie, d'après *La Chatte* de Colette. Andrée Debar est jalouse d'une chatte que possède son mari, Orféo Tamburi, et finit par la jeter par la fenêtre.

Orféo Tamburi tient dans le film le rôle d'un peintre. C'est probablement la première fois qu'un peintre vient au cinéma pour y interpréter son propre rôle.

Orféo Tamburi, nouveau venu à l'écran, est un peintre renommé en Italie, connu des amateurs français, puisqu'il a exposé à Paris en 1948.

Il a le charme d'un Adolphe Menjou qui serait sympathique et intelligent, qui écrirait, dessinera et aurait de la conversation, et qui, de surcroît, jouerait la comédie sans cabotinage.

Pour Andrée Debar, reportez-vous au *Paradis des Pilotes perdus*, au *Jugement de Dieu* que vous verrez bientôt et aux pages 20 et 21 de ce numéro.

Pour Rossellini, reportez-vous à vos souvenirs.

La paresse n'est pas Noël-Noël, qui pourtant est le principal personnage du sketch de Jean Dréville. Comme quoi la paresse ne vaut rien sans ses complices, qui se trouvent cette fois-ci, contre toute attente, au ciel, comme l'a voulu le scénariste Carlo Rim.

Pour ne choquer personne, le décor du ciel, comme le maquillage de Noël-Noël-Saint Pierre, sont de pure imagination. Personne ne sera tenté de faire un rapprochement entre ces décors et les intérieurs célestes, entre la barbe de Noël-Noël et d'autres barbes.

Quant à la paresse (Jacqueline Plessis) que Noël-Noël a élevée au rang de vertu (encore une fois, ne confondez pas les acteurs et leurs rôles : Noël-Noël est un bourreau de travail), quant à la paresse, que Saint Pierre a envoyée sur terre pour tenter de remettre de l'ordre elle se conduira mal...

Noël-Noël-Saint Pierre y remettra de l'ordre.

Je me suis renseigné : les autres péchés capitaux sont l'avarice, la gourmandise, l'orgueil et la colère.

La gourmandise sera Henri Vidal, dans un sketch qui se raconte comme une bonne histoire et que je ne veux pas vous gâcher. Et l'orgueil sera Michèle Morgan, que dirigera Autant-Lara.

L'avarice sera un vice italien, du moins pour l'interprétation du célèbre comique Toto et la réalisation d'Eduardo de Filippo.

Jean-Pierre DARRE.



Saint Pierre (Noël-Noël) a un bureau d'enregistrement des entrées au Paradis méticuleusement organisé.



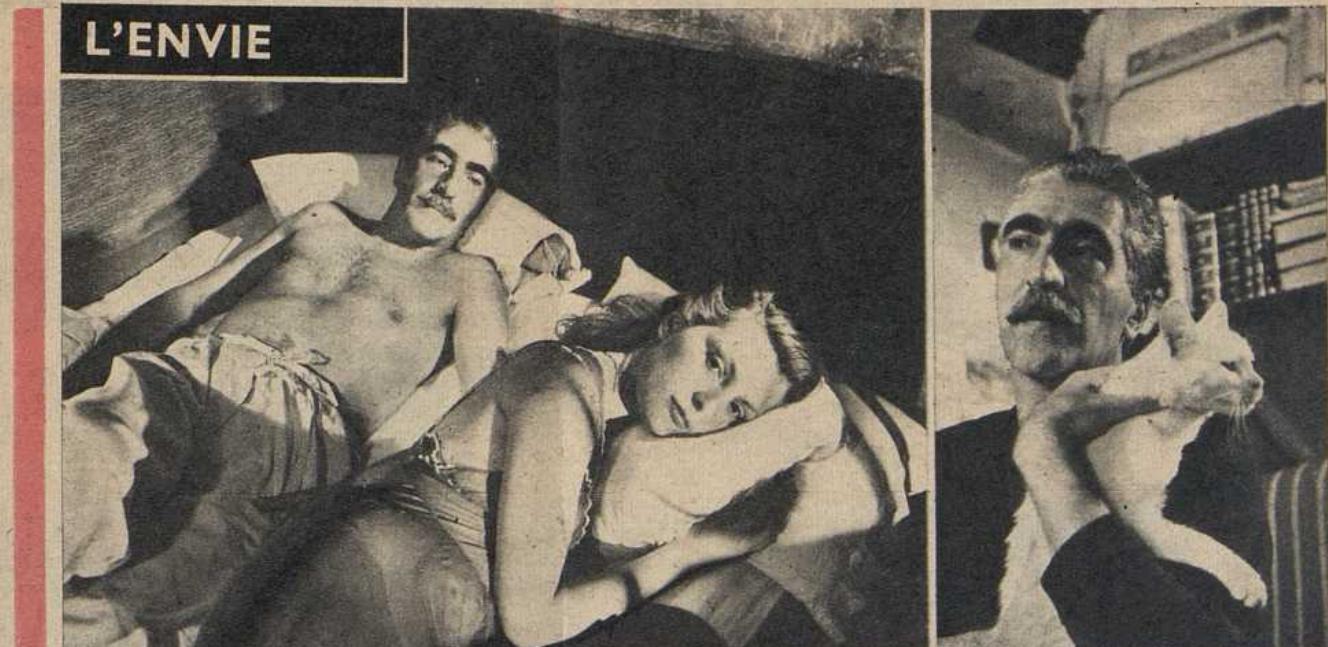
Ses fidèles adjoints l'aident avec conscience et dignité dans l'accomplissement de sa tâche.



Saint Pierre surveille les allées et venues des planètes : la Terre l'inquiète un peu, ces temps-ci...



Au cours de la kermesse paroissiale, le curé (Maurice Ronet) converse avec Mme Blanc (V. Romance) et sa fille (Francette Vernillat).



Andrée Debar, rongée par la jalousie, est l'épouse du peintre Orféo Tamburi, mais elle envie la chatte blanche du peintre, cause de ses malheurs.



Entre deux scènes, Tamburi peint, Andrée Debar admire Rome, et aussi sans doute les œuvres de son partenaire, qui est l'auteur de ce portrait d'Yvonne Printemps.

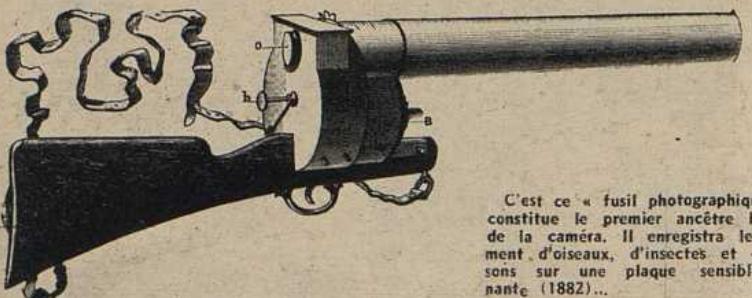


Mais le calme sera bientôt troublé : la fillette « attend un enfant... » du peintre Ravila (Frank Villard).

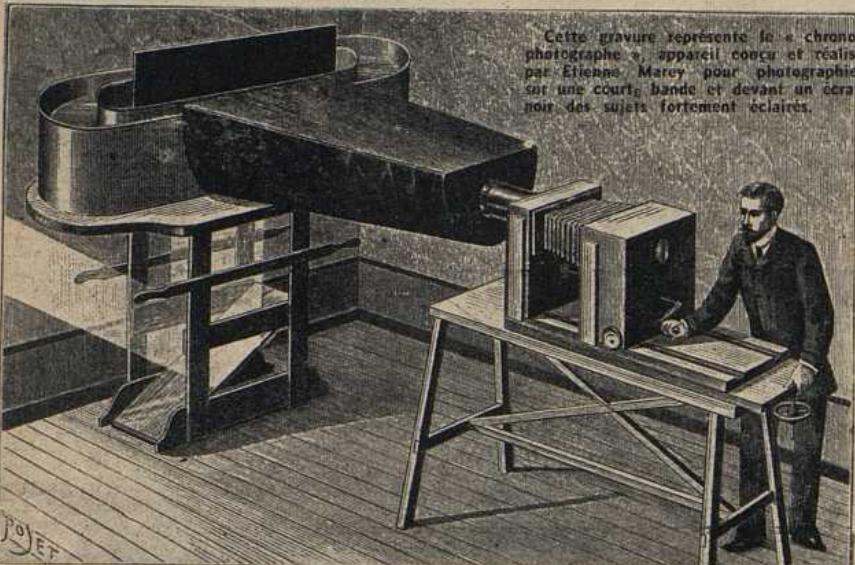


La mère veut se rendre compte par elle-même : avoir un enfant dans un fauteuil, ça n'est pas naturel...

# LE CINÉMA EST NÉ EN FRANCE ...d'un fusil (photographique) et d'une bande (en celluloïde) inventés par un savant philologue nommé Jules-Étienne Marey



C'est ce « fusil photographique » qui constitue le premier ancêtre historique de la caméra. Il enregistra le mouvement d'oiseaux, d'insectes et de poissons sur une plaque sensible tournante (1882)...



Cette gravure représente le « chronophotographe » appareil conçu et réalisé par Etienne Marey pour photographier sur une courte bande et devant un écran noir des sujets fortement éclairés.



Cette chaîne ininterrompue d'ailes représente l'envol d'un seul oiseau. Le premier usage du cinéma fut scientifique. Pour la première fois, on venait de photographier le mouvement, et cela fit progresser prodigieusement la connaissance humaine en ce domaine, notamment pour l'aviation. Ci-dessous quelques reconstitutions du mouvement réalisées d'après le « film » de Marey.



Voici les principales étapes de l'invention qu'on ne saurait trop préciser :

— 1882 — Fusil photographique spécialement construit pour l'étude du vol des oiseaux. Appareil à plaque fixe, muni d'un disque chronographe obturateur, donnant à des intervalles de temps égaux des images successives des corps en mouvement sur fond noir.

— 1884-1886 — Désireux de s'affranchir de la nécessité d'opérer sur fond noir, Marey emploie des appareils à plaque mobile ou à miroir tournant.

— 1888 — Marey remplace la plaque fixe de son appareil de 1882 par une bande de papier sensible se déplaçant d'un mouvement intermittent régulier au foyer d'un objectif. La bande est arrêtée pendant l'ouverture du disque obturateur.

— 1889 — Le Congrès international de photographie adopte, sur la proposition de Marey, le mot chronophotographie pour désigner les méthodes servant à la photographie du mouvement.

— 1890 — Marey décrit dans une note à l'Académie des Sciences son nouvel appareil à bande sensible transparente. Mais il ne songe pas un instant à prendre un brevet.

— 1892 — Marey construit, sur le principe même de son chronophotographe, « principe réversible », écrit-il, un appareil servant à projeter sur un écran les séries

d'images obtenues, réalisant ainsi la synthèse photographique du mouvement.

L'œuvre de Marey montre nettement le fil conducteur qui aboutit au cinématographe, invention parfaitement et définitivement caractérisée déjà, dès 1890, dans ses éléments techniques fondamentaux.

« Cette méthode permettra de recueillir des images successives d'un homme ou d'un animal en mouvement, en s'affranchissant de la nécessité d'opérer devant un fond obscur. Elle semble donc destinée à faciliter grandement les études sur la locomotion de l'homme et des animaux ».

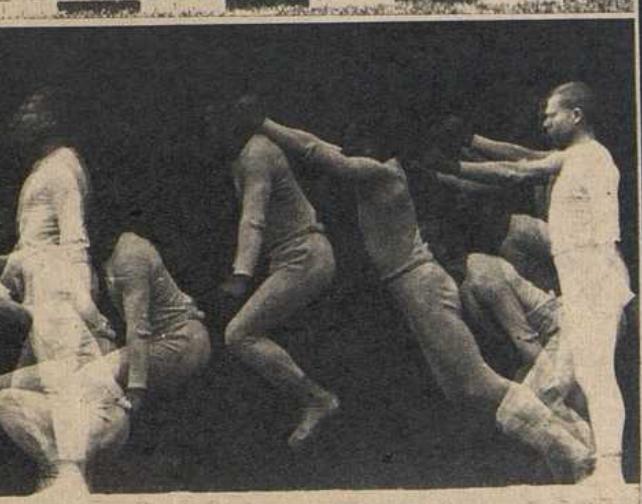
— 1893 — Marey fait fabriquer pour son usage, par Balagny (Paris), les premières bandes de celluloïde émulsionnées (sept mètres !) qui viennent remplacer la bande de papier sensible de 1888.

— 1894 — Marey décrivit dans une note à l'Académie des Sciences son nouvel appareil à bande sensible transparente. Mais il ne songe pas un instant à prendre un brevet.

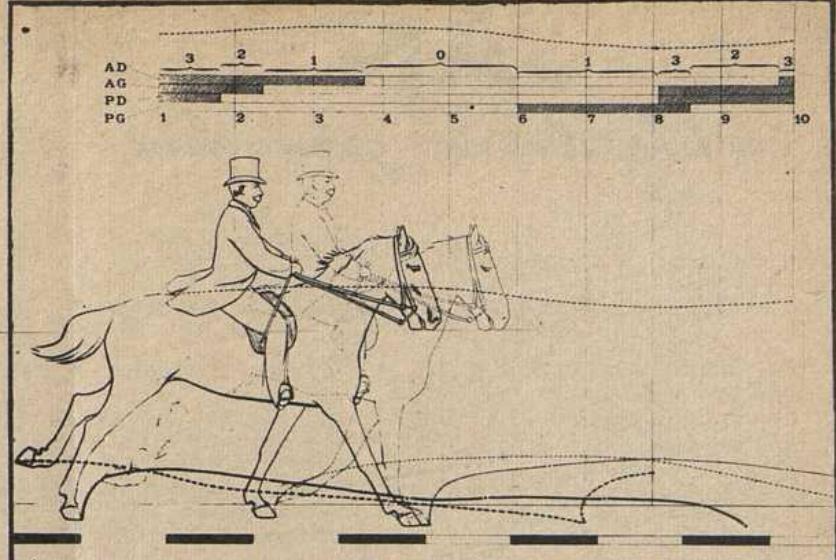
— 1895 —

— 1896 —

—



Il n'y a qu'un seul homme à la fois... courant et sautant.  
(Documents du musée Marey)



Une étude qui créa un débat passionné parmi les fervents de la race chevaline : grâce à ses travaux, Marey avait fixé d'une manière définitive la démarche d'un cheval au galop...

QUE représente aujourd'hui pour l'homme de la rue le nom de Jules-Étienne Marey ?

Seuls, quelques trop rares initiés ont le privilège de connaître les innombrables découvertes scientifiques si étonnamment variées auxquelles ce nom reste attaché. Mais ce qui est vraiment paradoxal, c'est que des millions d'individus vont chaque jour au cinéma sans savoir que son invention est due à ce grand savant !

Certes, des controverses souvent très vives se sont élevées pour contester à Marey le titre d'inventeur du cinématographe. La plupart des historiographes ne veulent voir en lui qu'un précurseur. On peut rejeter ce terme comme inexact. Littré définit ainsi le précurseur : « Homme éminent qui a immédiatement précédé un autre plus grand que lui ».

Mais laissons la chronologie nous éclairer définitivement.

1<sup>e</sup> Les frères Hyatt fabriquent le celluloïd en 1869 ;

2<sup>e</sup> Muybridge, que les Américains appellent « le grand-père du cinéma », réalise et obtient en 1872 des séries d'images de vingt-quatre appareils photographiques

dont les obturateurs sont déclenchés successivement par le sujet en mouvement ;

3<sup>e</sup> Janssen invente, en 1874, son revolver photographique donnant toutes les soixante-dix secondes une image de Vénus passant devant le soleil ;

4<sup>e</sup> Le capitaine Abney, en 1878, invente la plaque sèche au gélatino-bromure d'argent qui rend possible la photographie instantanée ;

5<sup>e</sup> Emile Reynaud réalise les premières projections animées par le dessin : Théâtre optique (1892). Ce sont des précurseurs.

Etienne Marey est son propre précurseur pendant six ou sept ans, avec son fusil photographique, ses chronophotographies à plaque fixe ou mobile, mais il devient le réalisateur essentiel, l'inventeur réel du cinématographe avec son chronophotographe à pellicule mobile transparente. Il est le trone de l'arbre généalogique dont les précurseurs sont les racines. Les imitateurs, ses continuateurs, si prestigieux, si méritants soient-ils, ne sont que les branches.

La technique cinématographique a évolué depuis Marey. Les appareils modernes sont autrement parfaits que ceux d'il y a soixante, cinquante ou même trente ans. C'est la loi heureuse du progrès. Mais ils procèdent du même principe essentiel exactement défini et réalisé pour la première fois par Marey, comme le prouve surabondamment la littérature scientifique à partir de 1882.

« Si l'on prend les images pen-

Une étude des « vagues » provoquées par le déplacement d'une plaque.

—

# JAN

★ Chapelier de grande classe



Voici deux modèles de la collection AUTOMNE-HIVER 1951-1952 :  
— Pour Madame : MICHELINE.  
— Pour Monsieur : le 1715.

# JAN

CHAPELIER DE GRANDE CLASSE

14, place Gabriel-Péri (ex rue de Rome)  
(Près Gare St-Lazare. Face Cour de Rome)

NAHMIAS

# ANDRE LAMY

COIFFEUR POUR DAMES  
54, FAUBOURG MONTMARTRE, 54

TRUdaine 02-71



■ ANDRE LAMY vous présente sa permanente spéciale « LAMY ». De tout temps, votre désir était d'avoir une coiffure élégante, certes, mais souple et naturelle.

■ ANDRE LAMY vous garantit un résultat parfait. Il est exigeant pour son travail. Il souhaite que vous soyez exigeante.

UN POINT DE DETAIL : Chez ANDRE LAMY on sait couper les cheveux... et ce détail est important.

■ ANDRE LAMY, 54, fa Montmartre, PARIS. TRU. 02-71 et à TROUVILLE, 6, rue de Paris.

NAHMIAS

★ LE MONDE ENTIER TOURNE



Elsa Aguirre et Armando Calvo dans « Acapulco », comédie réalisée en 1951 par Emilio Fernandez; photographie: Figueroa.

Arturo de Cordova et Libertad Lamarque dans « Mi Mujer y la Otra » (Ma femme et l'autre), l'une des productions 1951.

★ LE MONDE ENTIER TOURNE

★ LE MONDE ENTIER TOURNE

## La peste buronique...

Ce mal terrible, systématiquement propagé en France, sous la direction du ministre Robert Buron — d'où son nom de « peste buronique » — sévit — hélas ! — jusqu'aux Indes : la CENSURE.

Dans notre confrère indien The Journal of Film Industry, repris par la revue anglaise Ciné-Technician de novembre-décembre 1951, nous relevons une série d'exemples de censure aux Indes.

**Bombay**

Gloire au sport (Anglais. Film des Jeux Olympiques de Londres). Supprimer les phrases suivantes :

1<sup>re</sup> bobine : Les haltérophiles d'Union Soviétique se sont révélés les plus forts du monde (3 mètres).

2<sup>e</sup> bobine : Six étudiants de l'Institut devinrent champions du monde (4 mètres).

4<sup>e</sup> bobine : ...est félicité par le recordman du monde Meschkov (2 mètres).

5<sup>e</sup> bobine : Toutes références indiquant qu'Emile Zatopek est champion du monde (7 mètres).

5<sup>e</sup> bobine : Nina Doumbadze, détentrice des records du monde... (5 mètres).

5<sup>e</sup> bobine : Natalia... a établi un nouveau record du monde (5,50 mètres).

5<sup>e</sup> bobine : L'équipe féminine remporte le championnat d'Europe (3 mètres).

5<sup>e</sup> bobine : Recordmen et champions d'Europe et du monde (3,50 mètres).

Budzil (Hindou. Bande annonce). Couper le passage montrant un bâcher (3 mètres).

Le Serment (Soviétique). Supprimer les scènes où apparaît le ministre des Affaires étrangères de France (40 mètres).

La Bataille de Stalingrad (Soviétique). Supprimer les scènes représentant la conférence entre le président Roosevelt, M. Churchill et le maréchal Staline.

**Calcutta**

Si Paris l'avait su (Anglais).

2<sup>e</sup> Couper la scène des danses

## ... sévit aussi aux Indes

ON ÉCRIT A L'ÉCRAN — ON ÉCRIT A L'ÉCRAN — ON ÉCRIT A

Mon cher Sadoul.

A la suite de la publication, dans « L'Écran français », de quelques souvenirs intitulés « Mon ami Bunuel », Georges Sadoul a reçu de Pierre Kast (incidemment cité) la lettre suivante, dont ce dernier demande la publication :

sens. Si je vois bien pour quel saint prétendue Nobécourt, j'ai beau chercher, je ne vois pas quel est le mieux. De plus, je n'ai pas la présentation de « tirer une morale » de Los Olvidados.

Je faisais allusion à un autre texte quand je disais, en gros, à propos du cinéma de la variété « optimistique », que la petite tuer d'espoir, quand on décrit la société dans laquelle nous vivons, revient à jeter sur ce qu'on décrit une grande lumière de mensonge. Dieu merci (classe de style, et non invocation de l'être suprême), Bunuel n'a pas cru bon d'introduire dans sa description du sort réservé aux enfants sans fortune, dans la société

vous dire encore un mot : toutes les attaques implicites auxquelles vous vous abîmez, dès que vous croyez déceler une trace de pessimisme, reposent, je pense, sur ce raisonnement : une telle vision des choses accable le spectateur et le décourage de la lutte. Croyez-moi, toute notre opposition est là : je ne vois pas en quoi une vue optimiste et rassurante encourage à la lutte, mais je vois fort bien, par contre, en quoi elle abuse le spectateur sur les contradictions qui l'accablent et rejette ainsi les mystifications ordinaires qui le persuadent que ce n'est rien et que ça va passer, ici ou au ciel, s'il est sage.

Bien sincèrement,  
PIERRE KAST.

Sans vouloir entreprendre une controverse, je me contenterai de trois remarques :

1<sup>e</sup> L'optimisme véritable n'est pas une métaphysique, il est fondé sur la lutte et s'oppose, en tous points, à la mensongère « happy end » hollywoodienne ;

2<sup>e</sup> Les films « pessimistes » (parmi lesquels on ne saurait ranger Los Olvidados) supposent, qu'ils soient hollywoodiens ou non, un manque de confiance dans la majorité des hommes. Ils rassurent et abusent le spectateur en le persuadant que les contradictions sont insolubles et que tout sera toujours pour le pire dans l'enfer d'ici-bas ;

3<sup>e</sup> Enfin, si la majorité des hommes avaient admis que « la seule chance de transformer l'immonde société » dans laquelle nous vivons est dans l'emploi du courage pour la décrire », l'immonde Hitler aurait tenu sa promesse de régner mille ans. Car il n'a jamais suffi pour combattre l'oppression (ou le cancer) de décrire ses symptômes soit avec courage, soit avec complaisance.

Georges SADOU.

Scénario (d'après un sujet de Erik Kolar) de Mojmír Drvota, Erik Kolar et Alfred Radok.  
Mise en scène: Alfred Radok  
avec  
Blanka Waleska (Dr. Anna Kaufmann), O. Krejčka (Dr. Antoine Burès), Victor Ocásek (le père d'Hanna), Z. Balďová (la mère d'Hanna).

# La Route est longue

(Le Ghetto de Terezin)

**H**IMMLER parade. Goebbels proclame : « La propagande nazie embellit l'histoire » et l'on voit des images d'un camp de concentration.

Frank, le bourreau de Varsovie, glapit que la vie est plus belle pour le peuple allemand, et la folie du pas de l'oeil martèle les cervaux des soldats qui défilent comme des automates.

Hitler hurle, puis lève le bras. Il est ivre d'orgueil et l'odeur du sang proche fait palpiter ses narines.

Un jour, quelque chose a changé à Prague : on dénonce les antifascistes, on emprisonne, et pourtant Hitler n'est pas encore là...



Nous sommes dans les derniers jours précédant l'occupation nazie. La « Seconde République » plie l'échine : elle s'adapte hypocritement aux conditions allemandes.

Dans un hôpital de la capitale, devant le nom de la doctoresse Hanna Kaufmann, sur le tableau de service, une main a écrit : « Mort aux Juifs »...

La doctoresse est appelée par le chef de son service, qui lui réclame sa démission en ajoutant :

— Il est de votre intérêt que soient prises d'avance certaines mesures qui, de toute façon seront prises tôt ou tard...

Après l'arrivée des Allemands, les Juifs sont progressivement exclus de la vie normale. Les fonctionnaires juifs sont jetés à la porte des administrations. Les enfants juifs sont jetés à la porte des écoles : c'est le cas du petit Jeannot, le frère de la doctoresse Kaufmann.

Devant les consulats étrangers, la file de gens s'allonge, avec le vain espoir d'un visa, de l'émigration. Le père d'Hanna est allé lui aussi quérir un visa pour Costa-Rica, un visa qu'il n'obtiendra jamais... Hanna, d'ailleurs, proclame qu'elle ne s'expatriera pas : elle appartient à ce pays par sa langue, par son éducation, par toute sa manière de vivre...

A l'hôpital où elle travaillait, un jeune docteur, Antoine Burès, s'est épris d'elle. Elle l'aime aussi. Leur mariage protégerait provisoirement la doctoresse juive de la déportation. Elle hésite, elle ne voudrait pas avoir l'air d'épouser Antoine par lâcheté... Le mariage a lieu, mais la déportation menace toute la famille d'Hanna... Les traînes de la mort roulent dans la tête, obsédants, de tous les Juifs des pays envahis par les nazis. Ils vivent en guettant, avec une atroce anxiété au cœur, tous les bruits de pas dans les escaliers, tous les coups de sonnette dans la maison...

Le docteur Antoine Burès est contraint d'abandonner lui aussi ses fonctions à l'hôpital « par suite de l'origine non aryenne de son épouse ». Il trouve du travail comme ouvrier dans une usine.

Maintenant, tous les Juifs portent l'étoile jaune et la famille Kaufmann reçoit la convocation fatidique :

— Cela devait arriver, dit la mère, pâle comme un linge...



C'est alors, pour la famille Kaufmann, la vie avilissante du ghetto de Terezin, où les

nazis parquent tous les Juifs de Prague, les réduisant par la faim, les sévices et la peur.

Un soir, on frappe à la porte d'Hanna. C'est un gendarme tchèque de Terezin qui, couraument, lui apporte des nouvelles de son père, de sa mère et de son frère...

Antoine décide, avec la complicité du gendarme, de s'introduire dans le ghetto, avec l'espoir d'en sortir les siens. Mais il arrive trop tard... Ils sont partis dans un convoi, vers un camp de la mort, une nuit où il pleut à verse. Le malheureux troupeau humain piétinait dans la boue, tombait sous les coups. Les nazis avaient eu cette invention atroce : pendant que les déportés défilaient, un orchestre baroque, installé sur un corbillard, jouait une pauvre musique de jazz...

Antoine s'évade du ghetto comme il y est entré, mais c'est pour apprendre qu'une nouvelle mesure l'atteint : la persécution n'est plus seulement dirigée contre les Juifs, mais maintenant contre tous ceux qui sont en relation quelconque avec eux. Parce que sa femme est juive, le Dr Burès est envoyé dans un camp de travail. Hanna reste seule quelques jours. Quelques jours seulement.

Dans l'hôpital juif de Prague, où elle travaille, on vient la chercher pour l'envoyer elle aussi à Terezin...



Et c'est pour Hanna la vie du ghetto, la vie dérisoire qui n'est qu'attente de la déportation et de la mort.

Faim, brutalités et brimades ignobles, tout cela seraient peu de chose en regard de ce qui arrive un jour...

Les internés ont tous été mis au travail pour la construction d'un immense et mystérieux bâtiment. Personne ne connaît son utilisation et une inquiétude ronge les coeurs. Pourquoi n'a-t-il aucune issue ? Pourquoi installe-t-on ces douches à plusieurs mètres sous terre ?

Un convoi d'enfants arrive, venu des camps de concentration de Pologne et ce sont eux qui donnent la réponse. Hanna, qui s'est chargée d'eux, a reçu l'ordre de les faire passer aux douches. Les enfants reculent, les yeux pleins d'épouvante, et hurlent :

— Les gaz !

C'est une chambre à gaz que l'on a fait construire aux déportés de Terezin...

Cependant, la bête nazie en est à ses dernières sorties. Mais les enfants ont apporté à Terezin le typhus. Hanna se dévoue, s'épuise...

Et puis, un jour, une détenue passe la porte du camp. Personne. Elle parcourt des fortifications. C'est l'aube. Une moto passe sur la route, montée par des soldats qui font un signe amical, de loin, et disparaît.

La détenue revient au camp en courant de toutes ses forces. Elle crie : « La liberté ! » Le ghetto dort de son sommeil de mort. Alors la détenue prend un énorme marteau et frappe sur les cordes d'une carcasse de piano démantibulé.

Les gens apparaissent et, en un instant, c'est la fiévreuse, la délirante gaîté, l'enthousiasme de la liberté...

... Antoine et Hanna se sont retrouvés.



Des Juifs arrivent de partout, avec leurs bagages. On les réduit à des promiscuités horribles. Hanna les soigne comme elle peut, se dévoue. Et un jour...



... Un train arrive, chargé d'enfants qui viennent des camps de la mort. Les malheureux se précipitent, croyant qu'on leur rend leurs enfants : « Les gaz ! »



Le docteur Antoine Burès épouse la doctoresse Hanna Kaufmann. La mariée brise une tasse blanche, pour porter bonheur.



Le vieux administrateur des biens juifs a reçu cette étoffe, en effet, où chacun découpera l'étoile ignoble imposée par les nazis.



La famille Kaufmann a reçu l'ordre de rejoindre le ghetto. La déportation signifie la remise « volontaire » de leurs biens...



La famille Kaufmann a reçu l'ordre de rejoindre le ghetto. La déportation signifie la remise « volontaire » de leurs biens...



Du ghetto, les Kaufmann partent pour un camp de la mort. Dans la boue, sous la pluie, aux sons d'un orchestre dérisoire...



Le Dr Burès s'est introduit dans le ghetto, avec la complicité d'un gendarme tchèque, dans l'espoir de faire évader ses parents...



Trop tard... A son retour, il apprendra qu'il doit rejoindre un camp de travail. Hanna, à son tour, est envoyée au ghetto.



Un ouvrier lui a offert de la cacher chez lui. Elle a refusé. Elle subit l'examen médical des S.S...



Les S.S. règnent par la jalousie et l'avilissement. Ils ont des inventions ignobles. Ils tuent le vieillard, trop tenté à saluer.



Enfin la délivrance vient. Mais sept millions de personnes ont été assassinées dans les camps. Et cent quarante mille dans ce ghetto de Terezin dont les survivants crient : « Liberté ! »

**Fidel**  
LE MANNEQUIN  
"FIDEL"  
EST ÉTABLI...  
"FIDÈLEMENT"  
A VOS MESURES  
ET A VOTRE  
CONFORMATION.  
TOUTES TAILLES  
PRIX : 5.000 FR.  
GRATUITEMENT  
RENSEIGNEMENTS  
DÉTAILLÉS.  
**"FIDEL"**

54, FAUBOURG MONTMARTRE  
TRUDaine 02-71  
(MÉTRO : LE PELETIER OU NOTRE-DAME DE LORETTE)

Marguerite Roch  
LINGERIE



\* MARGUERITE ROCH vous offre parmi une gamme de ravissants chemisiers, son chemisier « PEAU D'ANGE », entièrement brodé mains au prix exceptionnel de..... 3.900 Francs.

CHEMISIERS SOIE NATURELLE ..... 2.900 Francs

\* MARGUERITE ROCH, lingerie fine, Chemises de nuit, Combinaisons ENTIEREMENT COUSUES MAIN, dentelle haut et bas. Toutes tailles à partir de ..... 2.600

\* MARGUERITE ROCH, le chic et la séduction de Paris, ouvert sans interruption de 10 à 20 h. : 33, bd de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - TRI. 08-03  
- Métro : Blanche et Pigalle. - Autobus : 30 et 67.

NAHMIA'S

# LES ENVIES D'ANDRÉE DEBAR

ANDRÉE DEBAR revient d'Italie — en passant par la neige des Diablerets (Suisse) — où les prises de vue de son dernier film se sont terminées.

Je demande à l'interprète du sketch sur l'Envie des

## MES ENVIES...

UN vrai plat de nouilles à l'italienne. Et voilà la recette de Rosselini : les bonnes pâtes ne doivent pas être cuites plus de 9 minutes. Il faut les laisser gonfler, puis les passer à l'eau froide. Faire revenir des oignons émincés, délayer la sauce de tomates (choisis bien mûres, photo n° 1) avec l'eau de cuisson, sel, poivre et un pot de crème fraîche... Voyez le résultat de ce régime suivi quotidiennement pendant plusieurs semaines : j'ai pris un bon nombre de kilos et je n'ai plus du tout envie de nouilles à l'italienne.

J'avais également une envie terrible de chocolat... A croire décidément qu'il aurait été plus difficile de me donner un rôle dans le sketch sur la gourmandise ! Je me suis bourrée de tablettes pendant tout mon séjour aux sports d'hiver, j'ai rapporté une collection d'échantillons suisses au lait, aux noisettes, aux amandes, à la crème et, ce matin, en arrivant chez moi, j'ai trouvé le corridor encombré de jolis paquets à rubans d'or... (photo n° 2).

J'avais envie d'une



Sept péchés capitaux, ce film dont ce numéro parle beaucoup...

— Que pensez-vous de l'envie? Avez-vous des envies? Où avez-vous laissé vos envies de 1951? Quelles envies sont nées avec la nouvelle année?

Et voici ses réponses :

## ... RASSASIÉES

chambre toute propre, repassée, claire et, en même temps, d'un tailleur neuf. Les devis du peintre n'ont fait froid dans le dos. Alors j'ai pris une vieille veste de pyjama, l'escabeau de la cuisine, un beau pinceau, un vieux balai, trois pots de colle et six pots de peinture (photo n° 3).

Après une opération consistant à soustraire le prix de mes achats de la somme calculée par l'entrepreneur, je viens de m'offrir le tailleur de mes rêves... (re-photo n° 1).

Et j'ai une foule de petites envies que je contente immédiatement, des envies de deux sous ou des envies idiotes qui me conduiront en prison... Regardez cette petite lampe rouge, si rustique... (photo n° 4). Elle m'a semblé absolument indispensable, un soir que je passais dans une rue barrière. Je l'ai délicatement décrochée de la pancarte : « Attention, travaux »...

Et cette poupée qui marche... J'en ai parlé à Luis Mariano. Quelque temps après, il me l'apporta... (Cherchez l'objet dans le désordre de la photo n° 5).



3



4



5

## MES ENVIES POUR 1952

UNE nouvelle robe du soir (à transformation) pour assister aux galas de mes deux derniers films, *Le Jugement de Dieu* et *Les Sept Péchés capitaux* (croquis dessiné par Andrée Debar).

Jouer une pièce de théâtre, à Paris, quelque chose de très dramatique.

Et surtout envie d'avoir de l'ordre. Je ne retrouve jamais rien. Ça c'est une vraie envie, très sérieuse (re-photo n° 5).

## MES ENVIES PERPÉTUELLES

Elles se résument en une seule : de beaux rôles, dans de beaux films. Cela résume toute ma vie : le métier, le bonheur, les voyages, les chèques qui me permettent de réaliser toute une série de petits désirs : robes, bonbons, frivolités et le reste... (Voir pages 12 et 13, Andrée Debar dans l'un de ses rôles préférés.)

P. S. — A part cela, Andrée Debar n'est pas envieuse du tout...

## TÉLÉVISION

### LES IMAGES AU COIN DE MON FEU

« A VARE à Noël, généreux à la Saint-Sylvestre. »

Ce faux vieux dicton du terroir doit traduire les impressions de la grande majorité des téléspectateurs français, qui auront trouvé dans les programmes de changement d'année une compensation à leurs déceptions de la semaine précédente.

La pièce maîtresse de ces deux journées fut incontestablement la « Chronique de l'An 51 », une longue émission spéciale du Journal Télévisé.

#### Un bilan

La qualité de cette « Chronique » récapitulative, aussi exacte et complète que possible, bien montée par Pierre Tchernia et bien sonorisée par Lucien Morisse, n'aura d'ailleurs surpris personne, car il est maintenant établi depuis longtemps que le Journal Télévisé est la réalisation la plus valable de notre Télévision, et d'une valeur d'autant plus méritoire que ses images, à la différence de celles des journaux d'actualités cinématographiques, sont réellement journales.

Toutefois, cet exercice de tri et d'assemblage des documents les plus significatifs d'une année aura indirectement fait la preuve des limites encore imposées au Journal Télévisé. La « Chronique de l'An 51 » ne contenait nécessairement que des images importantes, et on a pu constater qu'elles provenaient pour la plupart des firmes d'actualités cinématographiques, tandis qu'il y avait peu d'images directement prises par la Télévision. Sur le moment, quand il s'agit de la liaison quotidienne, on admire le pittoresque des sujets traités par les reporters du Journal Télévisé. Mais, quand arrive le bilan final, on s'aperçoit que ces sujets pittoresques, le plus souvent, étaient aussi secondaires et que, pour l'essentiel, la Télévision n'est pas encore en mesure de voler de ses propres ailes.

Les trois autres émissions importantes qui ont marqué ces jours de fêtes appartenaien aux genres les plus différents (variétés, chorégraphie, théâtre) et donnaient ainsi un aperçu des promesses que la Télévision Française pourrait tenir en 1952 — si elle avait les moyens de les tenir...

« Le théâtre de l'X.Y.Z. », de Henri Spade, était un bon spectacle de music-hall, épicié de quelques gags spécifiquement télévisuels : « Les Ballets de France », de Jean Benoît-Lévy, d'agréables ballets et « Mermus », de Marcel Pagnol, une pièce où tout le monde devenait toute sauvage après avoir été toute féroce, sans que les raisons de cette évolution aient été bien précisées : malgré cela, et malgré de nombreuses faiblesses de la réalisation, le problème de l'incompréhension, de la méfiance et de l'hostilité maternelles entre élèves et professeurs, celui des tristesses de l'internat et de certaines enfances étaient illustrés de façon bien émouvante.

Jean THEVENOT.

LA PLUS BELLE IMAGE  
DE VOUS-MÊME  
UN PORTRAIT  
SIGNÉ

**PIAZ**

STUDIO TEDDY PIAZ - 122, CHAMPS-ÉLYSÉES

Sur présentation de cette annonce  
une REDUCTION EFFECTIVE de  
sur les tarifs actuels, sera accordée

**10 %**

## ANNUAIRE 1952 DE PROGRAMMATION EN FORMAT RÉDUIT

L'Association du 16 m/m fait paraître, comme chaque année, son « ANNUAIRE DE PROGRAMMATION EN FORMAT REDUIT ».

Cet annuaire contient en 256 pages :

- 1°. - La liste des 2.275 grands films et compléments actuellement distribués en 16 m/m, classés par firmes et par ordre alphabétique ;
- 2°. - La liste des 191 distributeurs de ces films en Province et en Afrique du Nord ;
- 3°. - La liste des 5.715 films 16 m/m, muets et sonores, loués ou prêtés dans les cinémathèques publiques et privées ;
- 4°. - La liste des 1.500 films 16 m/m, muets et sonores, actuellement en vente.

Indispensable à tous les usagers du 16 m/m, cet Annuaire est envoyé à tous les membres de l'Association. Cotisation pour 1952 : 500 francs par chèque ou mandat à l'ordre de D. BUISSET, 4, rue A.-Colledebœuf, Paris-16<sup>e</sup>. C.C.P. BUISSET 6417-18 Paris. Les envois contre remboursement ou avec établissement de facture ne sont faits que sur demande expresse (600 francs, étant donné les frais).

VENDREDI 11 JANVIER - 20 h. 45

Salle Marcelin-Berthelot  
(rue Marcelin-Berthelot  
M<sup>o</sup> Croix-de-Chavaux)

Le CINÉ-CLUB MÉLIÈS  
présente

le film de Louis DAQUIN  
**PATRIE**

en présence de Nicolas HAYER  
Directeur de la photographie

POUR

rester Jeune...

les crèmes de beauté  
ne suffisent pas...

SEUL un organisme débarrassé régulièrement des déchets que l'organisme, les malades et l'âge accumulent peut affirmer votre jeunesse.

LE CORPS doit être surveillé entretenu pour garder souples les articulations et les os, pour garder en état les muscles et les tendons, rendre élégante, jolie la silhouette. Pas de grosses, pas d'enfants disgracieux, qui vite empêtrés et alourdis vont ligne, vous détruisant de vingt à trente ans.

CETTE MISE AU POINT acharnée, indispensable à votre jeunesse et à votre santé, sera facilitée par le

**THÉ Médicinal  
MEXICAIN**

TOUTES PHARMACIES VISA n. 307 P 20.733

## COIFFURES NOUVELLES **PIERRE & CHRISTIAN** "Faubourg Saint-Honoré"



■ PIERRE & CHRISTIAN créent cette saison un ensemble de coiffures, dont la vogue est due à leur aspect très... « petite tête ».

■ PIERRE & CHRISTIAN appliquent la fameuse permanente au lait, assurant une souplesse incomparable à la chevelure.

Vous serez ravi, comme tant de Parisiennes, d'avoir suivi notre conseil, en faisant confiance à :

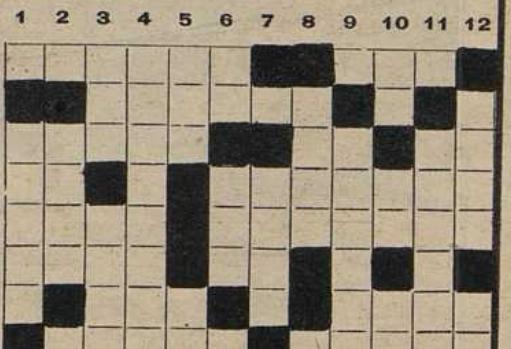
**PIERRE & CHRISTIAN**

à PARIS : 6, Fg St-Honoré (1<sup>er</sup> étage) ANJ. 26-08  
à ST-JEAN-DE-LUZ (Direction Pierre Velez), 29, bd Thiers  
à TROUVILLE (Direction Christian) LE TROUVILLE-PALACE,  
Trouville 67-17  
à COURCHEVEL 1850 (Direction Christian)

NAHMIA'S

Nous reprenons cette semaine la publication de nos Mots croisés. Vedette que le manque de place nous avait obligés à suspendre pendant quelques semaines. Nous rappelons qu'à l'aide des solutions, vous pourrez découvrir, grâce aux titres de quelques-uns de ses films, la vedette de la semaine. Bonne chance.

**NOS  
MOTS  
CROISÉS  
VEDETTE**  
par  
Robin DELANDRE



PROBLEME E. 14

HORIZONTALEMENT. — I. Une bonne construction. Indique le moyen. — II. Changement de voix. — III. Inquiétudes. Donne le ton. Personnel. — IV. Phonétiquement : prima. Copie trop conforme. — V. Ancien shah. Donne le jour. — VI. Unique. Sur la Title. — VII. Personnel. Marque l'état. — VIII. Arrête tout transport. Gages.

VERTICALEMENT. — 1. Hier, naguère ou jadis. — 2. Crié l'honneur de Bacchus. — 3. Gris ou légèrement noir. Lever le pied. — 4. Enciente. — 5. Marche. Note. — 6. Préposition. Un pif embrouillé. — 7. Dessert. — 8. Se prend avant de sauter. — 9. Carnet de notes. — 10. Article. Dans le puits. Coup de baguette de bas en haut. — 11. Fleuve de Guyane. — 12. Simple. Crochets.

Directeur-Gérant : Robert Meignant.

Composé par la  
Société Nationale des Entreprises de Presse  
IMPRIMERIE CHATEAUDUN  
59-61, rue La Fayette - Paris (9<sup>e</sup>).

## PETITES ANNONCES

COURS THÉATRE-CINE  
MITHALESCO, 24, rue Vintimille.

Compagnie Théâtrale E.A. BEAUNE  
cherche j. artistes, cours pr. début.  
4, villa Montcalm (18), de 18 à 20 h.

JEUNES GENS, JEUNES FILLES, désir, fr. music-hall, théâtre même début s'adresse à M. ANDRE, 8, r. Pierre-Girard (19<sup>e</sup>) jeudi de 19 h. à 21 h. sam. de 15 h. à 20 h. Professionnels s'abst. J. H. 31 ans rédacteur, s. film, ch. j. f. progrès, p. cor. et affection durables. Ecr. n° 332.

**L'ÉCRAN FRANÇAIS**  
l'hebdomadaire indépendant du cinéma a paru clandestinement jusqu'au 15 août 1944

ADMINISTRATION : 5, Fg Poissonnière, PARIS (9<sup>e</sup>).  
REDACTION : 6, Bd Poissonnière, PARIS (9<sup>e</sup>).  
PUBLICITE : INTER-PRESSE, 10, rue de Chateaudun - PARIS (9<sup>e</sup>).  
TELEPHONE : TRUAISNE 75-63 et 75-64

ABONNEMENTS : 1 an, 1.600 francs ; 6 mois, 850 francs ;  
3 mois, 450 francs

ETRANGER : 6 mois, 1.350 francs ; 1 an, 2.400 francs  
Pour tout changement d'adresse, merci de faire l'indication de l'ancienne bande  
et la somme de 20 francs

C.C.P. PARIS 5067-78  
Rédacteur en chef : Roger BOUSSINOT. - Administr. : Robert MEIGNANT  
Maquettes et présentation de Michel Laks

Dans la aérodrome de l'exode 40, une petite fille, Paulette, qui vient de perdre ses parents, trouve refuge dans un petit village isolé. Elle est accueillie chez les Dollé. Le fils ainé, Georges, est blessé. Le plus jeune, Michel, devient l'amie de la fillette. Ils découvrent, avec émerveillement, un nouveau jeu : ils creusent des tombes pour enterrer les amis morts. Un chien d'abord, puis une taupe...

Le curé du village, le « Joseph », s'occupe, avant même qu'il soit mort, de l'enterrement du Georges. C'est un événement dans le petit hameau. C'est une morte. Michel fait des croix pour les tombes. Le père le corrige. Georges vient de mourir... Le corbillard, qui n'est guère en état de marche, porte deux « vrais » crucifix : Michel s'en empare.

— Q U'EST-CE que tu fais ?  
— Je prends la lettre. Comment qu'il s'appelait, ton chien ?

— Je sais pas.

Michel jeta la lettre à terre et descendit de son perchoir. Puis il ramassa un vieux chiffon troué et, soigneusement, en enveloppa les objets volés.

On peut le baptiser « Dick », dit Michel.

Paulette ouvrit des yeux immenses :

— Oui, on va le baptiser, dit-elle avec ferveur.

Elle eut un mouvement de tête très vif pour regarder Michel. Mais Michel paraissait soudain soucieux. Il soupira plusieurs fois la lettre et les croix dans le chiffon sale, et dit en penchant la tête :

— C'est pas beaucoup, hein ?

Les Dollé, père et mère, fils et filles, avec des cousins et des cousines, des tantes et des oncles, et Paulette, formaient un long cortège derrière le corbillard. En tête, venait Joseph, habillé de blanc, avec un enfant de chœur du bourg voisin, et tous deux avançaient en marmonnant. Muriel était très drôle sur son siège, avec un foulard tout droit, et, de temps en temps, il se retournait pour voir si ça suivait.

Ca suivait.

Il y avait le père, la mère, Berthe, Renée, Daniel, Raymond et Michel, qui tenait Paulette par le petit doigt, et puis, derrière, tout le reste. Ça faisait une grande procession qui avançait lentement, parce qu'il faisait chaud, parce qu'on n'était pas pressé, et puis, tout de même, parce que c'était l'enterrement.

Michel, impatient, regardait à droite et à gauche, et Paulette, intimidée, regardait droit devant elle.

Un instant, elle tourna la tête, parce qu'on passait devant le bistro et qu'il y avait sur le mur un curé blanc et un curé rouge qui faisaient la course avec une bouteille sur un plateau, et, comme elle s'arrêtait, Michel la tira légèrement par la main.

Devant l'église, quelques poules se sauvaient en battant des ailes, et le corbillard s'arrêta. Les pères, mères, cousins, cousines continuaient à marcher jusqu'à former un groupe compact autour de Joseph. Le père demanda :

— C'est la peine de le rentrer ?  
— Voyons, voyons, fit Joseph réprobateur.

Le père se tourna vers la famille :

— C'est à cause de la planche. Je sais pas si c'est bien solide ce que j'ai fait hier. Alors, si on est tout le temps à le retirer, à le remettre, à secouer, par-dessus, je sais pas si ça tiendra jusqu'au bout.

— Allons, allons..., fit encore Joseph.

Le groupe se dispersa et les femmes entrèrent à l'église. Daniel, Raymond et deux cousins descendirent le cercueil, le hissèrent péniblement sur leurs épaulles et, lentement, s'avancèrent, derrière Joseph et l'enfant de chœur, avec Michel et Paulette trotinant comme deux chiens de garde. Les autres

# LES JEUX INCONNUS

ROMAN DE FRANÇOIS BOYER

Editions de Minuit

ter attention aux gestes de M. le curé.

De nouveau, il eut envie de rire, mais Paulette était devenue grave.

— Mais faut attendre qu'elles soient mortes, ajouta-t-elle.

Michel regarda Paulette plein d'admiration, et il voulut sourire.

Il avait eu peur, très peur de son geste stupide, mais Paulette n'était pas fâchée. Le sourire de Michel trembla un peu et deux larmes coulèrent de ses yeux. Paulette parut très étonnée. Elle fixa Michel un long moment, et à son tour eut un grand sourire pour consoler Michel. Alors Michel se mit à pleurer, et dans ses larmes soudain, éclata de rire...

ses membres, et tout à coup il vit Paulette courir à lui :

— J'ai vu la croix de M. le Curé. C'est juste pour un rat pas trop gros.

Michel regarda Paulette plein d'admiration, et il voulut sourire.

Il eut peur, très peur, mais Paulette n'était pas fâchée. Le sourire de Michel trembla un peu et deux larmes coulèrent de ses yeux. Paulette parut très étonnée. Elle fixa Michel un long moment, et à son tour eut un grand sourire pour consoler Michel. Alors Michel se mit à pleurer, et dans ses larmes soudain, éclata de rire...

Il n'y avait pas un brin d'ombre au cimetière, et la famille Dollé cuisait au soleil, tout autour d'un grand trône.

Il y eut un grand silence et le père s'épongia le front.

— Vla tout.

Deux femmes chuchotèrent quelque chose, et Joseph distrairement chercha sa poche. Mais aujourd'hui, il n'avait pas de poche. Il passa sur son front en sueur, une main tiède et moite, se recueillit un instant, et lentement son regard fit le tour de la famille.

— Puisqu'il n'y a pas d'orateur, permettez-moi d'adresser quelques mots à la famille dououreusement éprouvée, à tous, petits et grands...

Tout le monde se fit attentif, et le père prit une attitude avantageuse. Joseph faisait un discours.

Il allait dire que Georges était un gars bien brave, d'une bonne famille, bien élevé, courageux, vertueux, poli, dévoué, comme son frère, comme sa mère, comme son père, qu'avait eu tant de mal à l'élever, que les enfants contaient bien cher par les temps qui courent, qu'il avait du mérite et bien dévouement...

La mère, elle, donnait quelques signes d'impatience : il faisait chaud, on savait bien ce que Joseph allait dire, il radotait comme de coutume, mais Paulette se tourna vivement, en une seconde à peine, et Michel vit qu'elle riait en silence. Derrière lui, la voix de la mère grommela :

— Qu'est-ce qu'il fait, le père ? Paulette pencha la tête, pour voir si son tour arrivait, et Michel lui tira les cheveux tout doucement, pour jouer sans faire mal. Paulette se tourna brusquement, fixa Michel, secrètement révoltée, de ses grands yeux du premier jour et Michel rougit jusqu'aux oreilles. Il sentit sa gorge se serrer, et les cheveux, la nuque, le dos de Paulette, plus rigides, plus figés, qu'ils n'avaient jamais été.

Un hurlement retentit soudain dans l'église :

— Michel !

Il y eut une seconde de grand silence, et toutes les têtes se tournèrent vers la porte, sauf celle de Paulette. Le père était là-haut, sur le seuil, les mains sur les hanches. Des rumeurs confuses succédèrent au silence et le père insistait :

— Michel ! Viens voir un peu ! Michel hésita, espérant un peu que Paulette tournerait la tête. Mais Paulette ne bougeait pas.

Mortifié, il s'éloigna lentement, se retourna encore une fois, et comme il sentait ses larmes toutes proches, il s'élança soudain au galop.

Le père l'entraîna dehors, et lui montra le corbillard :

— Je t'avais demandé si quelque chose allait mal ? Michel regarda la voiture, puis son père, du coin de l'œil.

— Y a rien qu'allait mal, fit-il un peu craintif.

— Et les croix ?

Michel se sentit rougir, et il tourna la tête. Une seconde, il eut devant les yeux la nuque de Paulette immobile, son dos, ses cheveux. Il fit un gros effort.

— Les croix ? Elles allaient bien.

— Où qu'elles sont alors ?

— Je sais point.

Michel s'écarta et fit semblant d'examiner le corbillard.

— Holà ! fit-il soudain. Y a plus de lettres !

Le père était abasourdi.

— Ca alors...

— On les a peut-être perdues,

propose Michel.

— Non, j'ai été voir.

— Alors, c'est un coup des Gardiens.

— Le père suffoqua :

— Saloperie, saloperie de saloperie...

— Mais déjà, des cousins, des cousines apparaissaient au seuil de l'église.

— C'est bon. On verra ça plus tard.

Les cousins et cousines s'avancèrent, et la porte s'ouvrit à deux battants pour faire place au cercueil. Michel guetta Paulette, nerveux, inquiet, tremblant de tous

les membres, et tout à coup il vit Paulette courir à lui :

— J'ai vu la croix de M. le Curé. C'est juste pour un rat pas trop gros.

Michel regarda Paulette plein d'admiration, et il voulut sourire.

Il avait eu peur, très peur, mais Paulette n'était pas fâchée. Le sourire de Michel trembla un peu et deux larmes coulèrent de ses yeux. Paulette parut très étonnée. Elle fixa Michel un long moment, et à son tour eut un grand sourire pour consoler Michel. Alors Michel se mit à pleurer, et dans ses larmes soudain, éclata de rire...

Il n'y avait pas un brin d'ombre au cimetière, et la famille Dollé cuisait au soleil, tout autour d'un grand trône.

Il y eut un grand silence et le père s'épongia le front.

— Vla tout.

Deux femmes chuchotèrent quelque chose, et Joseph distrairement chercha sa poche.</

# *Qui casse les verres les paie !*

**M**OI Leguignon, comme mon nom l'indique, je n'ai pas de chance. Par exemple, hier, je tirais ma charrette à bras. Tout à coup, j'entends un grand bruit ; deux bagnoles qui s'étaient accrochées. Je laisse tomber ma charrette, je cours à l'avertisseur de police...



Ces messieurs arrivent. Qui a cassé la glace de l'avertisseur ?  
— Moi ! — Ça fait 180 francs. Et puis, comme aucun des deux chauffards ne voulait avoir tort, c'est à moi qu'on s'en est pris. Coût : 350 fr., parce que je ne sais pas conduire une charrette à bras.

C'est bien la dernière fois que je les appelle, ceux-là ! On ne m'y reprendra plus !

Mais si, on l'y reprendra, Leguignon. Puisque c'est le lampion. Mais il faudra bien que ça finisse un jour, et, ce jour-là, vous le verrez dans le film que tourne Maurice Labro.

Et puis Yves Deniaud (Leguignon) ça n'est pas le genre de gars à se laisser marcher sur les pieds pendant tout le long d'un film.